N° 138 1er Mars 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Credo in Deum

« Je crois »; « je crois en Dieu » : ces deux formules sont équivalentes; car le chrétien ne croit à proprement parler qu'en Dieu seul, qu'il s'agisse du motif de la foi, de son contenu, ou de la forme qu'elle revêt quand elle est parfaite.

« Je crois en Dieu », cela veut dire : je crois qu'il y a un Dieu; — je crois que ce Dieu est *tel*, et *tels* ses rapports avec nous, *tels* nos rapports avec lui; — je crois ce que Dieu a dit, parce qu'il l'a dit et qu'il est la Vérité même; — je crois en union de cœur avec Dieu, comme on croit un ami, un père, avec l'espoir et le désir amoureux de le rejoindre.

On voit que la foi parfaite inclut l'espérance et la charité. Cela se doit; car la foi ne nous est donnée que pour accomplir notre destinée, elle en est la première amorce, et l'on n'est pas sur le chemin de sa destinée quand on n'est pas dans l'attente et l'amour de Dieu.

On pourrait donner un autre sens encore à cette formule : « Je crois en Dieu »; elle voudrait dire : je crois comme au sein de Dieu, plongé en Dieu, pénétré de Dieu, et avec la pleine conscience de cette intimité qui à la fois m'oblige, m'enrichit infiniment et me sauve. En dehors de la foi, j'ignore mon être et je me refuse à mon être; je suis en Dieu et je ne connais pas Dieu; Dieu est en moi et je ne suis pas avec lui; je lui refuse la régence spirituelle, l'action de lumière et de force qu'il veut comme effets. « Tu étais au dedans de moi, ô Dieu, dit saint Augustin en parlant du temps de son incrédulité, et j'étais, moi, en dehors de moi-même. »

Mais on comprend que ce dernier point de vue inclut tous les autres; en Dieu, je prends conscience de Dieu, je reconnais ce qu'il est, je confesse tous ses droits, toutes ses révélations, toutes ses promesses, j'admets ses plans; j'entre dans ses vouloirs, je marche dans ses voies et, par la charité du temps, je prélude à l'union éternelle.

Ces divers aspects de la foi n'appellent pas également nos réflexions; tel d'entre eux mérite une attention toute particulière, en raison des incompréhensions plus ou moins intéressées qu'il provoque. L'incrédule tente parfois de représenter le croyant comme un esprit à la suite, esclave d'autrui, alors qu'il est, lui, un affranchi, un être indépendant et autonome. Il ne se dit pas que l'autonomie, telle qu'il lui plaît de l'entendre, est pour la créature une forme du néant; qu'on ne peut pas, esprit fait pour la vérité, se rendre indépendant de la première Vérité, non plus que, être, ignorer le premier Être.

La prétention à l'autonomie, opposée à Dieu, est tellement absurde qu'on ne saurait s'y tenir, et que deux hypothèses seulement sont alors possibles. Ou bien l'on adore en réalité le *Dieu inconnu*, tout en lui refusant son nom propre; on se donne, dit-on, à la vérité, au bien, et

si c'est vrai, si l'on en tire toutes les conséquences, et si ce n'est pas coupablement qu'on détache ainsi de Dieu, en paroles, des attributs de Dieu, c'est Dieu qui reçoit l'hommage; l'incroyant prétendu est un croyant qui s'ignore; Dieu l'habite *incognito*. Ou bien on se refuse vraiment à Dieu, et alors c'est pour se donner au hasard et quelquefois pis; fervent du vrai, à ce qu'on assure, on ne rencontre pas toujours de très hautes incarnations du vrai. On a voulu se libérer, et de toutes parts tombent sur vous des chaînes. On n'est pas avec le curé, et c'est l'instituteur « laïque » qui vous recueille; le dogme a vos mépris, la mode a votre culte; l'Esprit de Dieu cède au vent qui passe. — Mieux vaut, peut-être, se raccorder à l'éternel.

En tout cas, la critique porte à faux; la foi ne nous met à la suite de personne; nous ne dépendons que de Dieu, dont l'influence est de droit pour les esprits dérivés que nous sommes. Raisons émanées de la Raison créatrice, nous recevons naturellement des vérités issues de cette Vérité initiale, qui ne se dépense pas toute à nous constituer et que nos efforts isolés ne peuvent rejoindre. Peu importe les canaux qu'elle emprunte pour nous parvenir — c'est là affaire de critique antécédente ou de raisonnable instinct, et nous y reviendrons —; dès qu'elle est reconnue, la Vérité première, et elle seule, a désormais notre culte. Nous ne croyons qu'à Dieu; notre fidélité s'attache à ce qui ne trompe point et dont la certitude, bien que voilée, surpasse nos évidences; notre esprit est dans l'éternel; nous nous sentons dans un milieu spirituel qui de toutes parts nous dépasse; nous écoutons une voix d'outre-monde et lui disons oui. Cela, peut-être, n'est pas vain et n'est pas petit.

J'ajoute que cela ne rompt nullement cette fameuse autonomie à laquelle on tient tant, puisqu'entre Dieu et

nous il n'y a pas dualité véritable. L'être créé ne fait point addition avec Dieu. Il n'y a pas, de Dieu à nous, plus de séparation que du glacier au torrent là où il filtre, que de l'astre au rayon. Dieu, comme notre Source, nous est en quelque sorte conjoint; il constitue notre meilleur moi, notre ressource de fond, notre « milieu intérieur », dirait Claude Bernard, pour les échanges qui nous font vivre. Respirer Dieu par l'esprit, comme par le cœur, comme par l'action, c'est la vie véritable. Et l'atmosphère vivifiante, éclairante, active où je me baigne ainsi est en continuité avec moi comme l'air avec mes poumons et le soleil avec le sang chaud qui bat dans mes artères.

Tout être est un avec son milieu, et Dieu est le milieu de notre âme. « *En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes* », dit saint Paul. Notre être est en lui, en lui notre vie et notre activité : en lui donc aussi notre pensée, activité fondamentale, vie première en tant que nous sommes esprit. Quoi d'étonnant à ce que de lui à nous, abstraction faite des conditions extérieures et préalables sur lesquelles on s'expliquera, il se produise, au dedans, des échanges? J'écoute Dieu qui me parle dans le secret, qui se fait reconnaître de moi tel qu'il est, qui sollicite mon aveu et mon culte, qui me dit ses intentions paternelles, qui dès maintenant invite mon cœur et m'ouvre le sien. J'adhère, et ainsi je m'accomplis, je ne me quitte pas moi-même.

Bien mieux, la grâce, nécessaire pour l'acte de foi, rend particulièrement intime cette unité de Dieu et de sa créature qui élimine à la fin tout intermédiaire. La parole extérieure de l'Église est une grâce sociale dont nous pèserons la valeur et constaterons la nécessité; elle informe notre pensée, la garde et lui garantit, contre des doutes et des déviations toujours possibles, la validité de

ce qu'elle porte. Mais ce ne sont là que des préliminaires. Pour finir, la foi se dégage de tout l'humain, même divinement constitué; son élan ne se porte pas vers l'Église, mais vers Celui dont l'Église vit et dont elle est le porte-parole. La foi ne dit pas : Je vous en crois, vous Église, vous autorités doctrinales; elle dit : J'en crois Dieu, qui ne peut ni se tromper ni me tromper; j'en crois la Vérité vivante, exprimée en moi par une *vertu surnaturelle*, par un *don*. Et comme cette expression implique une présence; comme, selon le mot de Fénelon, « il y a en nous en quelque sorte deux principes, l'un qui est nous-même et l'autre qui est Dieu », notre adhésion de foi n'est au fond que l'adhésion à notre propre principe, l'adhésion à nous-mêmes, si je puis ainsi dire; Dieu nous appelle avec notre propre voix; en répondant, nous faisons écho à un nous-même plus nous-même que nous, puisqu'il en est la source. Et c'est la liberté. « *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas;* là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (II Cor., III, 17.)

*
* *

Pourquoi maintenant disons-nous que la foi parfaite inclut l'espérance et l'amour, et surtout l'amour? Ne peut-on croire sans aimer? On le peut; mais la foi qu'on garde alors est une foi mutilée, une foi qui ne peut rien pour le salut, alors que, de soi, la foi est le « commencement du salut », le premier acte du drame sacré dont le Christ est le chorège.

Si je n'aime pas, ma foi me condamne, au lieu de m'acheminer vers ma fin, au lieu de me compter comme mérite et comme gloire spirituelle; elle aggrave en quelque façon ma nuit, alors qu'en sa fraîcheur baptismale on l'appelle « illumination », clarté vivifiante. Bref, la *foi informe* des théologiens, la foi sans amour est un

monstre, et une vertu en son plein état de vertu ne peut pas être un monstre; Dieu ne la veut pas ainsi; s'il la supporte, si même il y coopère — car elle est malgré tout un don surnaturel — c'est qu'il y voit une prédisposition et une attente : n'aima-t-il pas, en Eden, la glaise inerte à cause d'Adam vivant?

On doit d'autant mieux penser que la foi s'achève en amour que c'est par là, d'abord, qu'elle s'annonce. On n'y songe pas assez! On imagine volontiers que la foi est un cas purement intellectuel, comme la solution d'un problème. Mais elle n'est pas cela. La foi est un élan de toute l'âme; la foi est une confiance, et la confiance est un don de soi. Or là où le cœur résiste, il n'y a pas de raison au monde qui puisse convaincre un homme de se donner.

Pour croire, il faut aimer. « Si vous pouvez aimer, vous pouvez croire », écrit Lacordaire. Que faut-il donc aimer? Ce que l'on cherche? Oui; non pas sans doute sous la forme où on le cherche, mais sous la forme enveloppée et obscure encore de la vérité, du bien, de la fin souveraine. C'est l'*intention* de la foi, destinée à devenir le choix, l'*élection* de la foi, qui sans cela n'aurait pas de racine.

Pour accéder à la foi religieuse, il faut être en un état religieux, comme il faut être en état de sympathie humaine et de sociabilité pour se convaincre, en face d'un ami éventuel, qu'il mérite confiance. La foi est indiscernable à la légèreté ou à la froideur pécheresse comme l'ami prédestiné au milieu de la foule, comme le pain eucharistique parmi d'autres pains.

Ce n'est pas sans motif qu'on dit : un acte de foi; croire est un acte, un effet de liberté, une démarche, et une démarche de tout l'être, surtout du cœur. Toutes les

raisons qui peuvent nous convaincre sont là, à la porte de l'âme; elles frappent; souvent elles ont frappé sans doute; mais il faut que nous disions : entrez; alors seulement nous apparaît leur véritable visage; alors seulement elles sont reconnues.

Quand notre âme est prête et appelle, la bénédiction de la grâce y descend tout naturellement sous forme de foi. Dieu livre à l'âme qui la désire sa propre vérité, il ne la livre pas à d'autres. La vérité divine ne peut germer, comme toute graine, que dans un terrain analogue à la semence, parent de la semence, et c'est pourquoi Jésus a dit : « *Quiconque est fils de la vérité entend ma voix* » : fils de la vérité, c'est-à-dire apparenté à la vérité par le cœur, afin de la reconnaître comme par la voix du sang.

C'est bien pour cela qu'on exige du chercheur de vérité religieuse qu'il se place d'abord, avant toute étude, ou conjointement avec l'effort de l'étude, dans de bonnes dispositions morales. La vérité religieuse est aussi le bien, vérité de la vie, et comment marcher vers le bien si on ne l'aime, si l'on est orienté en un sens tout contraire? Pourriez-vous rencontrer la voie droite, quand vous avez déjà choisi à rebours votre chemin?

Il y a des incrédules qui se disent convaincus, qui le sont, et que leur conviction accuse, parce qu'à la base il y a une prévarication, parce que leur infidélité à l'égard de ce qu'ils savaient fort bien a posé un écran devant ce qu'ils ignorent et qu'ils sauraient, s'ils ne s'étaient placés eux-mêmes en cet état de nuit. L'indésirable a tôt fait de devenir incroyable. La négation ou le doute qu'on exprime reposent souvent sur ce qui est inexprimé même dans la conscience. Mystères du cœur humain, mystère de Dieu aussi, et de sa grâce, et de ses routes secrètes dans l'infini du cœur fait pour lui!

Mais si l'élaboration de la foi suppose déjà un commencement d'amour, une « pieuse affection », comme dit la théologie, comment la foi achevée serait-elle étrangère à ce sentiment, ou bien lui à elle ? Sous divers rapports, il doit y avoir enveloppement des deux parts. D'un côté, la foi provoque la charité et en fait l'instrument de ses œuvres : « *fides quae per caritatem operatur*, dit saint Paul; par l'amour, la foi devient active. » Et d'autre part, la charité, vertu souveraine, anime la foi, l'*informe* et l'amène à sa perfection.

La contre-épreuve de cette vérité est dans une constatation dont la portée apparaît quelquefois tragique, c'est que la charité disparue et les œuvres qu'elle inspire ayant fait place au péché, la foi est aussitôt atteinte dans sa sécurité et fort souvent périclite. Le Père Gratry ne disait-il pas audacieusement à ses jeunes gens de Saint-Roch : « Qu'est-ce donc, pour vous, la *crise de la foi*, sinon, le plus souvent, une crise physiologique ? » Il avait de l'expérience. On le connaît assez cependant pour savoir qu'il n'ignorait pas les problèmes que la religion pose et la nécessité, pour des esprits cultivés, de résoudre ces problèmes. Notre raison doit trouver une justification au mystère; mais notre fidélité au mystère veut la droiture de nos cœurs.

Nos raisons de croire ne nous secourent pas toujours; parfois elles nous abandonnent et nous livrent à l'adversaire : que deviendra-t-on alors, si l'on ne demeure fidèle à Dieu par le cœur ? Serait-ce illégitime, d'être ainsi en suspens rationnellement, solide quand même dans sa confiance ? Non certes. Raison avant, raison après, l'amour fait le pont, et le pont n'est pas hétérogène, puisque dans la raison il y a de l'amour et dans l'amour une raison secrète. C'est lui, l'irrationnel amour,

qui est ici raisonnable et qui sauve la raison de sa chute.

Du reste, aux meilleures raisons de croire on peut toujours trouver des failles. Toute idée qu'on épluche avec hostilité peut céder à son contraire jugé complaisamment. Quand le pécheur veut se satisfaire, l'orgueilleux se réserver, le négligent surseoir, ils commencent par se boucher les yeux : ainsi, dit saint Jean Chrysostome, les voleurs éteignent les lumières, pour opérer dans la nuit.

« Lorsque nous nous résignons au mal, écrit M. Baruzi, les fautes que nous prétendons oublier et soustraire à notre pensée sont devenues notre pensée même; ce sont elles désormais qui regardent pour nous l'univers. » On pourrait dire encore : Croire, c'est se mettre en demeure de faire, et quand le faire bute à un obstacle, le choc fait retour sur l'adhésion de foi et au minimum l'ébranle, Que de fois il la ruine!

Si Carlyle a pu dire, dans le *Héros*, qu'un homme rigoureusement immoral serait incapable d'aucune vérité, on doit comprendre qu'à plus forte raison, d'une certaine manière, l'homme immoral, comme tel, est fermé aux vérités religieuses. Il en pourra posséder encore, mais en raison de ce qui reste en lui de fidèle, en raison de cette *pieuse affection* dont tout à l'heure nous avons parlé.

Nous affirmions dans un précédent travail que la foi est une espèce d'héroïsme, et le héros est l'homme au noble cœur. Elle est aussi un effet de la grâce, une sorte de miracle qui annonce Dieu, et qui dit grâce peut-il dire en même temps et sans discord péché et rupture ? Tout est lié, de notre part, à l'amour, comme de la part de Dieu tout procède de l'amour. Tout est amour de ce qui nous vient de Dieu; le premier acte est l'initiation, le dernier la béatitude; entre les deux il y a la péripétie, qui

est l'effort de nos libertés aidées de la grâce, et c'est l'amour, en nous, qui y préside. L'initiation sans amour, si ce n'était un état transitoire bientôt redressé, ne serait que la certitude du malheur. Dès lors, y pourrait-on voir une *vertu* de foi ?

Oh! qu'il faut voir plus grande cette *illumination* intérieure, éclairant toute l'âme, qui a fait appeler le baptême le « sacrement de la foi »! Les impies peuvent sourire, il y a une déclaration sublime dans cette simple parole : « J'ai la foi! »; elle signifie une projection de la pensée dans le monde surhumain, suivie, normalement, d'un élan de notre cœur pour y atteindre. « Je crois en Dieu, *credo in Deum* », cela implique mouvement, comme dit la grammaire. Lhomond fait ici la leçon au chrétien pécheur; il lui interdit de prononcer les premiers mots du symbole, à moins que ses lèvres ne se proposent alors d'entraîner son cœur, de « plier la machine » rebelle. Telle est, dit saint Thomas, l'intention de l'Église elle-même, quand elle adopte cette forme en libellant un credo fait pour tous. Que le fidèle imparfait, le fidèle infidèle, si je puis dire, réalise donc au plus tôt l'harmonie de toute son âme, la croyante, l'aimante, l'active, sans parler de la rayonnante, qui veut aussi surgir.

La foi se couronne en se dépassant dans l'apostolat, comme l'arbre achève sa croissance en laissant choir autour de lui la graine d'autres arbres. La foi qui appelle la charité la veut tout entière, avec son double objet : Dieu et les frères humains. Ne sommes-nous pas en société spirituelle entre nous comme nous le sommes avec Dieu ? Il y a une *communion des saints* pour la foi comme il y en a une pour les œuvres. Entre nous, la lumière de vie est commune; elle se diffuse comme les feux croisés de vaisseaux sur la mer, et elle devient une atmosphère continue, tissée d'anonymes rayons, au bénéfice

des âmes pauvres de clarté ou qui hésitent à la reconnaître.

Ceux dont parlait Bossuet et qui sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'au grand siècle, ceux dis-je qui « ne savent pas s'ils croient ou s'ils ne croient pas », pourront l'apprendre d'âmes aux fortes croyances; à ce contact, ils prendront conscience d'eux-mêmes et de la divine parenté contractée au baptême. Mais ce ne sera que par l'effet de cette « folie » généreuse qui est la suprême sagesse, et sous la pression de l'amour.

A.-D. Sertillanges, O. P.

LES LECTURES DU MISSEL

L'Épître

La présentation du texte sacré

Lorsque la répartition des textes de l'Écriture selon le système dont nous avons parlé (1) eut été définitivement substituée à l'antique usage de la *lectio continua*, le caractère des lectures de l'avant-messe se trouva du même coup avantageusement modifié. Au lieu de transmettre purement et simplement la lettre des Écritures, comme si elle n'était pas autre chose que la gardienne vigilante du texte de la Bible, l'Église éprouva le besoin de s'approprier la doctrine des prophètes et des apôtres, de l'investir en quelque sorte d'une « canonicité seconde (2) », d'en élargir au besoin la signification et de la présenter aux fidèles comme l'expression de sa propre pensée. Le souci de mettre la doctrine sacrée à la portée des âmes et de l'adapter aux besoins de l'heure présente se manifeste non seulement par le soin avec lequel furent choisies les péricopes destinées à la lecture publique, mais aussi par la manière très attentive et très discrète dont furent accommodés, apprêtés, les passages scripturaires que l'Église détacha de leur contexte pour les faire servir à l'édification du peuple chrétien.

Déjà, en étudiant la répartition des épîtres sur le cycle

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, février 1931, p. 136.

(2) C'était une expression familière au P. Clérissac. Il s'exprimait ainsi dans ses conférences de retraite : « On peut dire que le texte sacré, en passant par la liturgie, revêt comme une canonicité nouvelle, une sorte de canonicité seconde, entendue largement, mais après tout bien digne de respect. » (*Notes inédites.*)

liturgique nous avons pu constater que le choix de l'Église se portait de préférence sur les textes de l'Ancien ou du Nouveau Testament qui lui semblaient comporter au point de vue de la vie chrétienne une application plus immédiate et plus directe. Si le lecteur veut bien jeter les yeux sur les épîtres des six dimanches qui s'écoulent entre Pâques et la Pentecôte, il remarquera avec quelle aisance l'Église utilise ces petits passages de la sainte Écriture pour nous présenter, sous une forme très vivante et très libre, tel ou tel aspect de la doctrine évangélique. Dans l'épître du dimanche *in Albis*, qui du reste se trouve en parfaite harmonie avec l'évangile de ce même jour, c'est d'abord l'affirmation du caractère victorieux de la foi chrétienne : *haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra* (1). L'épître du dimanche suivant, le II[e] dimanche après Pâques, complète opportunément cette affirmation en montrant que la foi véritable consiste à suivre le Christ et à le suivre jusque dans sa passion, puisqu'il s'est donné à nous comme notre modèle : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* (2). La lecture du III[e] dimanche rappelle aux chrétiens que, pour ressembler au Christ et glorifier le Père céleste, ils doivent donner au monde l'exemple d'une vie vertueuse : *conversationem vestram inter gentes habentes bonam* (3); et à la lumière de ce principe, l'Église formule quelques recommandations qui n'ont rien perdu de leur actualité : les membres de la communauté seront soumis aux autorités civiles, à cause de Dieu, *propter Deum;* ils seront remplis les uns

(1) « Cette victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi » (I Jo., v, 4). L'épître répond à l'évangile qui rapporte l'apparition du Christ ressuscité à saint Thomas (Jo., xx, 19-81).

(2) « Le Christ a souffert pour nous, vous laissant ainsi un exemple pour que vous suiviez ses traces » (I Pet., II, 21). Cette lecture est également un rapport avec l'évangile du Bon Pasteur (Jo., x, 11-16).

(3) « Ayez une conduite sainte au milieu des gentils » (I Pet., II, 11).

pour les autres de déférence et de charité; les serviteurs obéiront à leurs maîtres et en tout respect. Les lectures des IV^e^ et V^e^ dimanches après Pâques, empruntées l'une et l'autre à un même passage de l'épître de saint Jacques, sont divisées de telle sorte que la seconde lecture suit la première et en termine le développement (1). Tandis que l'épître du IV^e^ dimanche nous invite à recevoir en nous-même et à conserver la parole de Dieu : *In mansuetudine suscipite insitum verbum quod potest salvare animas vestras* (2), celle du dimanche suivant nous fait un devoir de mettre en pratique cette même parole qui est déposée au fond de nos cœurs : *Estote factores verbi, et non auditores tantum* (3). Enfin, la lecture du dimanche dans l'octave de l'Ascension ne souligne l'excellence de la charité fraternelle, « qui couvre la multitude des péchés », que pour exhorter les chrétiens à remplir avec zèle et dévouement les différents ministères dont la fin suprême est la gloire de Dieu par le Christ : *ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum Dominum nostrum* (4). C'est ainsi qu'en chacune de ces lectures dominicales l'Église inculque à tous les fidèles, d'une manière très discrète et très sobre, mais d'autant plus efficace, les recommandations qui lui semblent les plus opportunes, les plus utiles pour la conduite des âmes et le développement de l'esprit chrétien dans le cadre de la vie sociale.

Mais il ne suffisait pas de discerner et de choisir les passages scripturaires les plus dignes de retenir notre attention, il fallait encore les adapter habilement au service liturgique. Or, la première chose qui nous frappe

(1) Jc., I, 17-21 et 22-27.

(2) « Maintenez intacte dans la mansuétude la parole déposée en vous. »

(3) « Mettez la parole de Dieu en pratique, et ne vous contentez pas de l'écouter. »

(4) « Afin qu'en toutes choses Dieu soit honoré par Jésus-Christ Notre-Seigneur » (I Pet., IV, 11).

dans la présentation des textes de l'Écriture, c'est leur habituelle brièveté. A l'origine, il est vrai, lorsque l'Église s'en tenait au système de la *lectio continua*, les lectures de l'avant-messe étaient sûrement beaucoup plus longues qu'elles ne le sont aujourd'hui. Dans le passage déjà cité plus haut, saint Justin atteste qu' « on lisait les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes *autant que le temps le permettait* ». C'est dire qu'on faisait les lectures aussi longues que possible. Mais, de très bonne heure, l'Église romaine, qui posséda toujours au plus haut degré le sens de la mesure et de la discrétion, comprit qu'il y avait tout avantage, au point de vue pratique, à ne pas fatiguer l'attention de l'auditoire. Elle se fit donc une règle de n'adopter pour le service liturgique que des lectures courtes, faciles à suivre, exprimant avec lucidité les vérités les plus simples mais les plus importantes de la doctrine chrétienne (1). Il paraît assez probable que la réduction des lectures de la messe fut l'œuvre de saint Grégoire lui-même. Nous savons, en effet, par son biographe Jean Diacre, que le saint pontife ne se fit pas faute de simplifier et d'abréger, sur bien des points, l'office liturgique (2). Toujours est-il que dans notre missel romain la longueur des épîtres ne dépasse pas, en moyenne, six ou sept versets de la Vulgate. Beaucoup d'épîtres du temporal et du sanctoral comptent à peine quatre versets (3). Il y a même pour la messe quotidienne des défunts une lecture qui ne comprend qu'un seul verset de l'Apocalypse (4).

(1) Mgr Batiffol a dit très justement : « L'épître précède l'évangile et lui prépare les voies : l'épître est faite de pages choisies, claires, instructives, en rapport avec l'évangile du jour. Il ne faut pas la négliger, comme font les fidèles le plus souvent : ils ne se doutent pas de ce qu'ils perdent. » *Leçons sur la messe*, 1923, p. 313.

(2) *Vita s^i Gregorii*, l. II, c. 17.

(3) Ainsi, par exemple, les épîtres du I^er dim. de l'Avent (Rom., XIII, 11-14), du II^e dimanche (Philip., IV, 4-7), de Noël, à la messe de l'aurore (Tit., III, 4-7), du IV^e dim. après l'Épiphanie (Rom., XIII, 8-10), etc...

(4) Apocal., XIV, 13.

On peut compter, il est vrai, parmi les lectures dominicales quelques morceaux d'une appréciable longueur, telle l'épître de la Sexagésime où saint Paul énumère avec complaisance les épreuves qu'il a endurées pour la cause de l'Évangile et les faveurs extraordinaires dont il a été comblé par le Christ (1); telle encore l'épître de la Quinquagésime consacrée à l'éloge de la charité et qui comprend tout un chapitre de la I^re^ aux Corinthiens (2). Mais du moins en ces cas exceptionnels, la longueur du développement est toujours compensée par la forme vivante et la marche rapide du récit. Il faut dire la même chose de certaines épîtres du Carême dont l'étendue est plus insolite encore. Nous voulons parler de ces lectures qui remettent sous nos yeux quelques-unes des scènes les plus célèbres de l'Ancien Testament, comme l'épisode de Joseph vendu par ses frères (3), celui d'Isaac bénissant Jacob (4) ou de Suzanne délivrée par Daniel (5). Le choix de tels morceaux s'était imposé à l'Église, à cause de leur caractère particulièrement instructif et de leur attrayant symbolisme. Ces lectures avaient le grand avantage de frapper l'imagination du peuple chrétien. Elles lui étaient devenues de bonne heure si familières qu'il en aurait malaisément accepté la suppression. N'oublions pas non plus que ces longues épîtres quadragésimales doivent une grande partie de leur intérêt au lien mystérieux qui les unit à l'évangile du jour.

Une autre remarque que nous suggère l'étude attentive des épîtres du missel, c'est que les passages scripturaires ont été détachés de leur contexte, découpés et insérés dans le cadre de la messe avec une surprenante dextérité. L'Église n'a rien épargné pour faire de chaque épître une

(1) II Cor., XI, 19-33, et XII, 1-9.
(2) I Cor., chap. XIII.
(3) Gen., XXXVII, 6-22.
(4) Gen., XXVII, 6-40.
(5) Daniel, XIII, 1-9, 15-17, 19-30 et 33-62.

petite monition complète par elle-même, quant à sa signification liturgique, et indépendante du contexte dont elle a été retirée. D'ordinaire le thème est énoncé dès le début par une formule nette et précise de nature à saisir l'attention des auditeurs. Tantôt l'épître commence par l'expression de quelque grande vérité surnaturelle résolument affirmée comme une majeure sur laquelle repose toute la suite du développement. Tel est le cas, par exemple, de l'épître du dimanche *in Albis*. Elle s'ouvre majestueusement sur cette proposition qui domine le reste de la lecture : *Omne quod natum est ex Deo vincit mundum : et haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra* : « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde, et cette victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. » L'épître du IV^e^ dimanche après Pâques commence par une formule analogue et qui n'est pas moins chargée de lumière : *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* : « Tout don excellent, toute grâce parfaite vient d'en haut et descend du Père des lumières. » Tantôt la monition s'engage sur un simple avis, bref, d'allure impérative, qui notifie directement aux fidèles le devoir à remplir ou la route à suivre : « Mettez la parole de Dieu en pratique et ne vous contentez pas de l'écouter » : *Estote factores verbi et non auditores tantum* (1); « Soyez prudents et veillez dans la prière » : *Estote prudentes et vigilate in orationibus* (2); « Éprouvez en vous-mêmes les sentiments qui furent ceux du Christ Jésus » : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (3). — Très souvent, et comme pour entraîner plus sûrement les cœurs, l'entrée en matière de l'épître revêt la forme d'une objurgation pressante, d'un appel ému où se dévoile la tendre sollicitude de l'Église « notre mère » à l'endroit des âmes

(1) Épître du V^e^ dim. après Pâques.
(2) Épître du dim. dans l'octave de l'Ascension.
(3) Épître du dim. des Rameaux.

qui furent par elle engendrées à la vie. Il en est ainsi surtout lorsque les fidèles doivent être mis en garde contre les tendances mauvaises de la nature déchue : « Frères bien-aimés, je vous supplie, vous qui êtes des étrangers et des voyageurs ici-bas, de vous garder contre les convoitises de la chair » : *Carissimi, obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis* (1); ou bien encore pour les prémunir contre le découragement : « Mes frères, je vous supplie de ne pas perdre courage à cause des tribulations que j'endure pour vous » : *Fratres, obsecro vos ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis* (2). Mêmes appels lorsqu'il faut remettre les chrétiens en présence de la grandeur de leur état : « Mes frères, je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière digne de votre vocation » : *Fratres, obsecro vos, ego vinctus in Domino ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* (3); ou quand il s'agit de répondre aux bienfaits de Dieu : « Frères, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce divine » : *Fratres, exhortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (4); ou encore pour susciter quelque résolution généreuse : « Frères, je vous conjure par la miséricorde de Dieu de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu » : *Fratres, obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (5). — Quand au début de la lecture nous trouvons un mot aimable, une formule d'excuses, c'est qu'il convient de disposer l'auditoire à accueillir avec attention et sympathie un développement plus long que d'habitude, ou des recommandations de nature un peu pénible. La longue épître de la Sexagésime

(1) Épître du III[e] dim. après Pâques.
(2) Épître du XVI[e] dim. après la Pentecôte.
(3) Épître du XVII[e] dim. après la Pentecôte.
(4) Épître du I[er] dimanche de Carême.
(5) Épître du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

s'ouvre sur ce petit compliment qui du reste n'est pas dénué d'ironie : « Mes frères, vous qui êtes sages, vous supportez de bonne grâce les insensés » : *Fratres, libenter suffertis insipientes, cum sitis ipsi sapientes.* Au VII[e] dimanche après la Pentecôte, l'Église, pour rendre plus acceptable la doctrine austère de la mort au péché, débute avec quelque précaution : « Frères, je parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair » : *Fratres, humanum dico propter infirmitatem carnis vestrae.*

D'autre part, l'Église fait en sorte que la finale de l'épître prenne habituellement l'allure d'une conclusion. Il n'est pas rare que la phrase terminale de la lecture en soit la plus importante. Ou bien elle marque le point culminant du morceau, ou bien elle en résume tout le développement. Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres. L'épître du V[e] dimanche après la Pentecôte achève une série de recommandations sur la pratique de la vie chrétienne par ce conseil qui enveloppe tous les autres : *Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris* : « Sanctifiez dans vos cœurs le Christ, Notre-Seigneur. » La lecture de l'Épiphanie s'arrête juste sur la phrase prophétique qui a motivé le choix du passage et qui revient sans cesse dans la liturgie de ce jour : *Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes* : « Tous viendront de Saba, apportant l'or et l'encens (1). » Le mercredi des Quatre-Temps de Carême, nous lisons à la messe deux passages tirés de l'Ancien Testament qui aboutissent l'un et l'autre à la mention du jeûne figuratif soit de Moïse, soit d'Elie (2). Les épîtres dont le

(1) Is. LX, 6. — Cette dernière phrase est aussitôt reprise par le graduel.

(2) Ex. XXIV, 12-18 et III Reg. XIX, 3-8. La 1[re] lecture se termine ainsi : *Et fuit ibi* (Moyses) *quadraginta diebus et quatraginta noctibus.* La 2[e], de la manière suivante : *Et ambulavit* (Elias) *quadraginta diebus et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb.* Le jeûne de Moïse, comme celui d'Élie, figure le jeûne du Seigneur dans le désert.

développement s'achève sur un motif de louange ne sont pas rares. La lecture du XVI[e] dimanche après la Pentecôte se termine par une doxologie de style liturgique : *Ipsi* [Deo] *gloria in Ecclesia et in Christo Jesu in omnes generationes saeculi saeculorum. Amen.* « A Dieu soit toute gloire dans l'Église et dans le Christ Jésus, pendant toutes les générations, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » L'épître du dimanche suivant, le XVII[e] après la Pentecôte, s'achève par une doxologie du même style : *Qui est benedictus in saecula saeculorum. Amen.* « Dieu est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Les derniers mots de l'épître du dimanche après l'Ascension ressemblent fort à une doxologie : *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum Dominum nostrum :* « Afin qu'en toutes choses Dieu soit honoré par Jésus-Christ Notre-Seigneur (1). » Quelquefois la lecture a pour finale un souhait aimable, un mot d'encouragement, une formule de bénédiction comme celle-ci, qui est particulièrement belle : *Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritus sancti :* « Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix dans la foi, afin que vous abondiez dans l'espérance et dans la vertu de l'Esprit-Saint (2). » L'Église termine volontiers ses lectures sur une mention des personnes divines, le Père et le Fils, ou tout au moins sur le nom béni du Sauveur (3). Au besoin elle-même ajoute, comme pour renforcer l'impression produite par le texte inspiré, cette formule discrète, mais très significative, qui conclut un si grand nombre d'épîtres : *In Christo Jesu Domino nostro :*

(1) De même les épîtres du V[e] dim. après l'Épiphanie; *gratias agentes Deo et Patri per J.C.D.N.*; du III[e] dim. après la Pentecôte : *Ipsi gloria et imperium in saecula saeculorum. Amen.*

(2) Épître du II[e] dimanche de l'Avent.

(3) Par exemple, le I[er] et le III[e] dim. de l'Avent, la vigile de Noël, etc...

« Dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (1). » Ou bien encore, si elle transmet des paroles qui furent adressées par Dieu lui-même, elle ne manque pas de le souligner par l'emploi de cette clausule pleine de révérence : *Ait Dominus Deus omnipotens :* « Ainsi a parlé le Seigneur Dieu Tout-puissant (2). » Mais de toute manière l'Église prend soin de laisser les fidèles sous le coup de quelque trait particulièrement suggestif capable de se graver aisément dans l'esprit ou même de donner à la volonté hésitante une impulsion décisive. Qui ne sait l'influence exercée sur toute la vie de saint Augustin par cette courte parole qui termine aujourd'hui l'épître du I^er^ dimanche de l'Avent : *Induimini Dominum Jesum Christum :* « Revêtez-vous de Jésus-Christ le Seigneur (3) » ? L'épître du IV^e^ dimanche après l'Épiphanie s'achève sur cette proposition aussi concise que lumineuse : *Plenitudo ergo legis est dilectio :* « La plénitude de la loi est donc l'amour. »

L'Église est évidemment trop respectueuse du texte sacré pour altérer substantiellement la teneur des passages qu'elle utilise dans sa liturgie. Mais, sachant que sa qualité d'Épouse lui donne tout pouvoir sur le bien de son Époux, elle n'hésite pas, quand le besoin s'en fait sentir, à introduire dans le texte même de l'Écriture, avec toute la dextérité dont elle est capable, de légères modifications susceptibles de faire ressortir telle ou telle vérité qu'il lui plaît de mettre davantage en lumière. On pourrait citer plus d'un exemple de cette manière de faire. Parfois, l'Église ajoute quelques mots afin de sou-

(1) Épîtres de la messe de minuit, de la messe de l'aurore, du dim. dans l'octave de l'Épiphanie.

(2) Épîtres du mercredi des Cendres, du jeudi après les Cendres, du mardi de la I^re^ sem. du Carême, etc...

(3) *Conf.*, VIII, 29. — La lecture liturgique laisse tomber les derniers mots du verset : *Et carnis curam ne feceritis in desideriis.* (Rom., XIII, 14) ce qui permet d'achever le développement sur le nom du Sauveur.

ligner une application liturgique. C'est ce qu'elle fait, par exemple, dans l'épître du samedi de la Passion. La lecture est empruntée à un passage de Jérémie où le prophète, qui est la figure du Christ, annonce les persécutions dont il sera l'objet de la part du peuple juif : *Et dixerunt : Venite et cogitemus contra* JEREMIAM *cogitationes :* « Et ils ont dit : Venez, formons un complot contre Jérémie (1). » Or, le texte liturgique, pour rendre l'application plus évidente, est modifié comme il suit : *In diebus illis, dixerunt impii Judaei ad invicem : Venite et cogitemus contra* JUSTUM *cogitationes :* « En ces jours-là les Juifs impies se dirent entre eux : Venez et formons un complot contre le Juste. » Il n'y a pas à s'y tromper, la prophétie se rapporte au complot des Pharisiens contre le Christ (2). Et voilà du même coup tout le reste de l'épître directement appliqué à la passion du Sauveur.

En d'autres lectures le remaniement du texte sacré est plus considérable. Voici, par exemple, l'épître du vendredi de la 3e semaine de Carême. Nous y lisons, d'après le livre des Nombres (3), l'épisode symbolique de Moyse faisant jaillir l'eau du rocher. Or, l'Église a délibérément omis trois versets du récit des Nombres pour y substituer cette courte phrase de l'Exode : *Date nobis aquam ut bibamus :* « Donnez-nous de l'eau pour boire (4). » Cette transposition n'a d'autre but que d'accuser la correspondance entre l'épître et l'évangile du jour, où la Samaritaine demande au Seigneur l'eau vive qui désaltère pour l'éternité : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam.* Du reste, il arrive fréquemment que, pour mieux dégager un point de doctrine ou une application liturgique, l'Église élimine du texte sacré certains versets dont l'omission abrège la lecture et lui donne du même coup plus de force et plus de vie (5).

(1) Jér., XVIII, 18.
(2) Cf. Mc., XIV, 1.
(3) Nombres, XX, 1-3 et 6-13.
(4) Ex., XVII, 2.
(5) Ainsi l'épître du mercredi de la 2e semaine du Carême tirée du

Mais là où l'Église montre le plus de liberté, c'est dans les pièces formées d'un certain assemblage de textes scripturaires qu'elle-même amalgame, transforme, ajuste et combine d'une manière si neuve et si harmonieuse que le morceau ainsi constitué ressemble fort à une composition originale. Nous avons un exemple très caractéristique de ce genre de lecture dans l'épître *Ecce sacerdos magnus*, qui appartient au commun d'un confesseur pontife (1). Cette épître est bien empruntée au livre de l'Ecclésiastique, mais le texte de la Bible a été fortement retouché. De nombreux versets ont été omis ou abrégés ou transposés, beaucoup de mots ont été changés ou retranchés, l'enchaînement des phrases a été modifié. Et de cette mosaïque de textes qui dans l'Écriture se rapportent à de multiples personnages préfigurant le Christ : Hénoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, l'Église a su composer un admirable portrait du Christ Jésus, le seul pontife qui possède en lui-même la plénitude de la sainteté sacerdotale (2).

Cependant, il n'est pas nécessaire qu'un passage de l'Écriture soit modifié ou remanié, pour que l'Église en élargisse la signification littérale et lui confère une note d'actualité. Il suffit qu'elle choisisse un texte, l'insère dans sa liturgie sous forme d'épître et nous le transmette comme l'expression de sa propre pensée. Rien de plus significatif à cet égard que ce petit fragment de saint

livre d'Esther (XIII, 8-11 et 15-17), celle du samedi de la 3e semaine, qui raconte la longue histoire de Suzanne (Daniel, XIII, 1-9, 15-17, 19-30, 33-62).

(1) Cette épître servait primitivement de lecture pour la fête de saint Martin.

(2) Eccli., XLIV, 16 (Hénoch), 17 (Noé), 20 et 22 (Abraham), 25 (Isaac), 26 et 27 (Jacob); XLV, 3 (Moïse), 8 et 19 (Aaron). La messe *Statuit*, dans ses lectures comme dans ses pièces de chant, célèbre en réalité le sacerdoce du Christ. L'introït, le graduel, l'alleluia, l'offertoire et la communion conviennent proprement et directement au Christ pontife éternel. Est-il besoin de faire remarquer, qu'en chaque fête de pontife nous honorons le Christ souverain prêtre?

Paul qui se lit comme épître de la messe *Dilexisti*, au commun des vierges :

> « Frères : Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que Dieu recommande. Plaise au ciel que vous puissiez supporter de ma part un peu de folie ! Oui, supportez-moi. C'est que je brûle pour vous de la jalousie de Dieu. Car je vous ai fiancés à un époux unique, afin de vous présenter au Christ comme une vierge pure (1). »

Le passage a été choisi dans la partie de la seconde épître aux Corinthiens, où l'apôtre défend avec vigueur son propre apostolat contre les intrigues de ses adversaires. Rien de plus personnel, rien de plus vivant, que ces lignes qui développent deux idées. La première, c'est que saint Paul a pour lui non pas le témoignage d'un homme, mais celui du Seigneur lui-même. La deuxième, c'est que l'apôtre craint de voir la foi des Corinthiens altérée par l'enseignement des faux docteurs. Voici maintenant que l'Église s'empare des paroles de l'apôtre, elle les fait siennes et en élargit le sens en les dépouillant de tout ce que les circonstances leur avaient donné de trop personnel sous la plume de saint Paul.

Pour bien marquer que l'épître qui s'adressait aux seuls fidèles de Corinthe concerne aujourd'hui tous ceux que le baptême a rendus frères dans le Christ, l'Église a soigneusement maintenu au début de la lecture cette appellation de *Fratres* qu'elle conserve toujours en tête des passages empruntés aux épîtres canoniques (2). Puis la péricope commence par l'affirmation nette et résolue d'un principe surnaturel : *Qui gloriatur, in* Domino *glo-*

(1) II Cor., x, 17-18; xi, 1-2. — Que l'on remarque la brièveté de cette péricope qui ne comprend que 4 versets. Primitivement elle servait de lecture pour la fête de sainte Agnès.

(2) *Fratres* ou *carissimi*, « frères très chers ». Sur les lèvres de l'Église ces formules prennent toute la réalité de leur signification.

rietur : « Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur. » Rien de plus conforme à ce que nous avons dit plus haut sur la manière dont l'Église amorce ses lectures. Seulement ici, d'après le sens liturgique, la phrase initiale ne s'applique plus directement à l'apôtre, mais à la vierge prudente que Dieu lui-même se charge de glorifier au ciel, parce que sur la terre elle a courageusement méprisé les louanges humaines. Dans son homélie sur l'évangile de la messe *Dilexisti*, qui contient la parabole des vierges sages, saint Grégoire recommande aux chrétiens, avec une vive insistance, d'éviter la louange des hommes, pour ne chercher que la gloire qui vient de Dieu : « Prenez garde, dit le saint pontife, à ne pas rechercher, dans le bien que vous faites, la faveur ou l'estime des hommes, de peur qu'il ne s'y glisse un désir de louange, et que ce qui paraît au dehors ne soit intérieurement privé du mérite de la récompense » : *Ne per hoc quod a vobis rectum geritur, favor aut humana gratia requiratur : ne appetitus laudis subrepat, et quod foris ostenditur, intus a mercede vacuetur* (1). La même idée se retrouve dans l'avertissement que l'épître adresse à tous les chrétiens, mais plus spécialement peut-être aux vierges consacrées : « Ce n'est pas celui qui se loue lui-même qui est approuvé, mais celui que Dieu recommande » : *Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat.*

Enfin, sur le ton le plus touchant, l'Église s'excuse de ce qu'elle appelle sa folie : « Plaise au ciel que vous puissiez supporter de ma part un peu de folie! Oui, supportez-moi. » La folie de l'Église c'est son zèle brûlant pour les âmes qu'elle a engendrées à la vie du Christ, zèle tout divin parce que comparable à l'immense jalousie de Dieu pour son peuple, le peuple juif : *Aemulor enim vos*

(1) Commun des vierges, homélie pour le 3e nocturne. — L'humilité a toujours été particulièrement recommandée aux vierges consacrées. La préface de la consécration des vierges contient cette formule : « Laudabiliter vivant, laudarique non appetant. »

Dei aemulatione. « Car, ajoute-t-elle, je brûle pour vous de la jalousie de Dieu, moi qui vous ai fiancés à un époux unique, afin de vous présenter au Christ comme une vierge pure. » Admirable finale qui nous laisse en présence de cette sublime vérité : tous ceux que l'Église incorpore au Christ par la vertu du baptême, elle les destine à contracter avec le Verbe de Dieu cette union nuptiale qui, pour tous les élus, se réalisera sinon sur la terre du moins dans la jouissance ineffable de la gloire céleste.

Dom E. Flicoteaux, O. S. B.

NOTES DE DIRECTION

Marthe, Marthe...

N'avez-vous jamais été surpris, le jour de l'Assomption, en écoutant l'évangile de la messe?

En ce temps-là, Jésus entra dans un certain bourg; une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui s'était assise aux pieds du Seigneur et écoutait sa parole.

Marthe était distraite par les soins nombreux du service; enfin, s'étant présentée, elle dit : « Seigneur, vous n'êtes pas en peine que ma sœur me laisse seule faire le service? Dites-lui donc de venir à mon aide. »

Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez en vue de beaucoup de choses, alors qu'il n'en faut que peu, ou même une seule. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » (Luc, x, 38-42, trad. du P. Lagrange).

Ainsi, nous sommes en la fête que le peuple chrétien appelle, par excellence, la Sainte-Marie, et nous comptons y entendre l'éloge de la Très Sainte Vierge. Pourquoi cet évangile où l'on ne parle pas d'elle? Sans doute on y mentionne une Marie à qui l'occupation de son choix ne sera pas enlevée, et, grâce à cette similitude de nom, cette bonne part inamissible peut figurer l'entrée de la Mère du Sauveur dans la joie éternelle du Paradis, objet de la fête du jour. Mais ce simple rappel, indirect et banal, de son Assomption, ne nous semble pas avoir grande valeur pour exciter notre dévotion à son égard.

En outre, le reproche fait à Marthe nous déconcerte un

peu. Elle est maîtresse de maison; il vient d'arriver des voyageurs fatigués et, parmi eux, le Christ lui-même : s'efforcer de les bien recevoir, préparer leur repas, n'est-ce pas besogne pressante, charitable et sainte?

Quel mystère se cache donc en tout cela?

Un bel éloge de la Sainte Vierge et une grande leçon.

Le texte, par la similitude de nom entre les deux Marie et le blâme adressé à Marthe, suggère bien, en effet, l'un et l'autre, pourvu que l'on réfléchisse un peu et que l'on se rappelle les passages de l'évangile où le même saint Luc mentionne, pour caractériser l'attitude de la Mère du Sauveur, le fait qu'elle méditait attentivement les choses divines : « Marie retenait toutes ces paroles, les méditant dans son cœur »; « la mère de Jésus observait toutes ces choses dans son cœur ». (Luc, II, 19 et 51) Alors se précisent le vouloir de l'Église de donner en exemple cette attitude paisiblement recueillie, et la nature du reproche fait à Marthe.

Comprenons bien d'abord le récit évangélique.

Notre-Seigneur, passant par Béthanie, est reçu chez Marthe. En attendant le repas, Il y annonce la parole de Dieu. Autour de Lui, ses auditeurs se sont assis, et, parmi eux, la sœur de la maîtresse de maison, Marie, plus attentive que personne. Marthe, elle aussi, a d'abord écouté. Mais on est venu lui demander des ordres pour le service. Elle les donne, et fait bien. Seulement elle complique la réception, s'y enfièvre; la voilà débordée. Comme l'aide de sa sœur lui serait utile! Le Maître devrait bien le voir. Elle le dit, avec une pointe de jalousie et de critique. Et Jésus lui répond, affectueusement : « Marthe, ma bonne Marthe, vous faites pour nous plus qu'il n'est nécessaire, et vous avez tort, en cette besogne, de vous affairer ainsi. Diriger le service était bien. Mais, tout en y vaquant, vous auriez dû continuer à jouir de ma présence et à écouter la parole de Dieu. Je ne demanderai pas à votre

sœur d'aller vous aider; il n'y a pas vraie nécessité, et demeurer paisiblement près de moi, comme elle le fait, est préférable à tout le reste ».

Voilà où porte l'affectueuse leçon du Maître. Il ne reproche pas à Marthe de remplir son office de maîtresse de maison. Qui pourrait le croire? « Penserons-nous qu'Il blâme le travail de Marthe, ce travail qui allait à Lui donner l'hospitalité? Pouvait-elle être blâmée, étant si heureuse de recevoir un tel hôte? Il faudrait donc laisser l'aumône qu'attend l'indigent, ne plus s'occuper de savoir s'il y a des étrangers sur le chemin, si quelqu'un a besoin de pain, de vêtements, si le captif a besoin d'être délivré, le défunt d'être enseveli... Saint Paul n'a-t-il pas recommandé d'aimer et de pratiquer l'hospitalité? N'a-t-il pas déclaré qu'en la pratiquant des hommes avaient mérité de recevoir les Anges? Oui, il y a là un grand ministère et un don précieux » (saint Augustin).

Marthe se doit donc à sa tâche de maîtresse de maison, et Notre-Seigneur ne la blâme pas de l'accomplir. Mais Il lui reproche doucement la manière dont elle le fait : une réception plus simple, moins d'agitation, lui eussent permis de demeurer davantage près de Lui, de continuer à prêter attention à sa parole.

Or, ne voyez-vous pas, pour votre vie de tous les jours, l'importance de la leçon contenue en cet avertissement? Certes, pas plus qu'à Marthe, Jésus-Christ ne vous reproche de Le servir, en servant vos frères, qui sont les siens. Sans doute, de fait, Il dispense certains de ce service actif et les appelle à une vie purement contemplative. Admettez de bon cœur la légitimité de ces vocations et comprenez leur éminente grandeur. Car le premier commandement est d'aimer; et se séparer entièrement du monde pour consacrer toute sa vie à demeurer dans l'intimité silencieuse de Celui que l'on aime, c'est Lui donner un incomparable témoignage d'amour. — « Mais les nécessités des Œuvres apostoliques. » — Le bon Dieu les connaît;

et cependant il Lui plaît de donner des vocations purement contemplatives. Pourquoi vous estimer plus sage que Lui? Pas plus aujourd'hui qu'à Béthanie Il n'aime que les Marthes critiquent les Maries.

Mais vous, je suppose, vous êtes bien fait pour demeurer en la vie active, à votre foyer, dans le sacerdoce ou en religion. Écoutez la leçon donnée à Marthe : elle s'adresse à vous, pour vous guider en votre activité même, en toute votre activité. Marthe, redisons-le, avait à accomplir une besogne très urgente et très sainte. Quel devoir plus pressant que de préparer un repas pour des hôtes qui arrivent? Quel soin plus pieux que de préparer le repas du Christ? Jamais vous n'aurez plus beau motif de vous dévouer; et dès lors quelle besogne vous permettrait de dire : Cette leçon n'est pas pour moi?

C'est donc en votre activité même, en toute votre activité, que Dieu vous demande de ne pas vous enfiévrer, de continuer à vous tenir en sa présence. Et vous savez bien, pour l'avoir expérimenté au moins quelquefois, en quoi consiste cette attitude qu'Il réclame de vous. Votre âme doit demeurer paisible, maîtresse d'elle-même, et toute enveloppée d'une atmosphère de recueillement. Simplement, sans tension ni raideur, elle doit garder contact avec l'hôte divin qui habite en elle, par des mouvements intérieurs d'affectueuse attention à sa présence, de joyeux acquiescement à sa parole, de total abandon à son action.

Vivez-vous ainsi? Dans votre empressement à servir Dieu n'oubliez-vous pas complètement sa présence? Ne méritez-vous pas souvent son affectueux reproche : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez en vue de beaucoup de choses?

« Mais je ne peux pas me tenir ainsi en présence de Dieu ». — Si vous ne le pouviez pas, Dieu ne vous le demanderait pas. — « J'ai déjà essayé et ai perdu ma peine ». — Avez-vous réellement essayé avec confiance et ferme vouloir de réussir? Avez-vous prié? Avez-vous per-

sévéré en votre effort? Comme toute habitude, celle-ci ne s'acquiert que peu à peu. — « Mais je n'ai pas un tempérament de contemplatif ». — C'est entendu, vous n'êtes pas fait pour vous séparer du monde et consacrer toute votre vie à la pure contemplation. Mais vous avez tout ce qu'il faut pour vivre uni à Dieu. Ne possédez-vous pas en vous-même la grâce sanctifiante? Par elle vous participez à la nature divine. A quoi cela doit-il vous servir, sinon à participer aussi à la vie divine? Toute nature est force de vie. Or la vie de Dieu consiste essentiellement dans l'activité intérieure par laquelle Il se connaît et s'aime Lui-même. La grâce vous appelle donc, avant toutes choses, à Le connaître et à L'aimer. Aussi s'épanouit-elle dans les vertus de foi et de charité. Vous possédez ces vertus. Pourquoi négliger leur activité première, qui est justement de vous unir affectueusement à Dieu?

« Mais cette attention intérieure me paralyse en mes besognes ». — Non, si vous n'y tendez pas votre esprit et vos nerfs, et en faites une douce attention d'amour. Voyez les enfants jouer ou travailler près de leur mère. Ils savent qu'elle est là et qu'ils sont sous son regard. Cela leur donne sécurité et joie. De temps en temps ils la regardent, lui adressent un sourire, un mot affectueux, lui demandent un conseil. En sont-ils gênés dans leur jeu ou leur travail? Nullement. Ainsi êtes-vous toujours en présence du bon Dieu. Il veille sur vous, plus attentif et tendre qu'une mère. N'oubliez jamais que vous êtes sous son regard. De temps en temps, en travaillant pour Lui, pensez à Lui, dites-Lui un mot affectueux, demandez-Lui conseil. Cela vous gardera en sécurité et joie et ne vous gênera nullement dans l'accomplissement de vos besognes.

Peut-être, je le concède, ferez-vous moins de choses, mais c'est que vous aurez supprimé l'inutile. N'est-il pas vrai que, comme Marthe, vous surchargez votre vie de

soins superflus? Vous êtes maîtresse de maison : ne pourriez-vous pas rendre votre foyer agréable d'une façon plus simple? Vous dirigez une œuvre : ne pourriez-vous pas assurer son succès sans tant d'embarras matériels? Vous le sentez parfois confusément, mais vous ne prenez pas le temps d'y réfléchir. Méfiez-vous de votre amour-propre et de la satisfaction qu'il trouve en votre réputation de dévouement. Mettez-le de côté et examinez loyalement, sous le regard de Dieu, l'utilité réelle de chacun de vos travaux. Vous serez peut-être amené à des suppressions ou à des simplifications notables, au profit des besognes vraiment nécessaires.

Même en celles-ci, d'ailleurs, l'union à Dieu peut seule assurer votre rectitude morale. Car vous avez à y pratiquer de nombreuses vertus, dont l'accord est difficile. Il vous faut unir justice et miséricorde, force et douceur; il vous faut demeurer humble sans tomber dans la pusillanimité. Tout cela exige grande perspicacité, jugement rapide, ferme vouloir. Tout cela demande donc une prudence avisée, toute surnaturelle et très attentive : toute surnaturelle, afin de régler ses décisions conformément aux exigences de la charité et non sur des considérations humaines; très attentive aussi, afin de vous rectifier dans les mille détails qui remplissent chacune de vos journées.

Or, vous n'aurez pas cette parfaite prudence, si vous ne demeurez pas dans la paix intérieure et l'union à Dieu. Il vous faut vivre dans une atmosphère de foi et rester constamment aimanté, par l'amour, vers le bon Dieu, pour pouvoir rectifier à chaque instant, comme instinctivement, votre activité. Même ainsi vous n'éviterez pas absolument les péchés véniels, mais combien en commettrez-vous davantage, si l'agitation trouble votre esprit et votre cœur.

Combattez donc énergiquement cette fièvre.

D'autant plus, et ce dernier motif doit achever de vous

décider, qu'elle nuit beaucoup à votre rayonnement surnaturel, tandis que le recueillement intérieur le favorise grandement. Je fais appel à votre expérience. Comparez l'influence qu'ont exercée sur vous les agités et ceux que vous sentiez paisiblement unis à Dieu. Seuls ces derniers vous ont fait un bien profond. C'est que seuls, par leur calme, ils pouvaient refléter l'éternelle et immuable Beauté, comme seul un lac paisible reflète le soleil : toute agitation de l'âme brise la divine image. « Il faut que vous conserviez en votre action, afin de la donner aux autres, le goût de la suavité de Dieu » (saint Grégoire).

La Très Sainte Vierge, qui s'est incomparablement dévouée au service de son Fils, a toujours, en même temps, conservé parfaitement ce goût; toujours elle est demeurée recueillie et unie à Dieu. Le rappeler est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'elle. « Et c'est pourquoi les saints Pères ont statué de bonne heure que l'évangile de Marthe et de Marie serait lu dans sa fête principale » (saint Bruno d'Asti).

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le saint Homme de Grasse

CLÉMENT ROUX

1825-1892

S'il y eut jamais un « enfant du siècle », ce fut bien ce Clément Roux, né le 19 août 1825, dans le petit village d'Auribeau, non loin de Grasse, « dans une vallée entourée de forêts de pins et de bruyères ». C'est lui-même, dans ses cahiers intimes, qui nous donne ces détails rustiques. Un peu plus loin il nous parle de l'innocence champêtre où s'écoulèrent ses premières années. Fils d'un vieux soldat de l'Empire et d'une bonne fermière de Provence, comme son compatriote Mistral, il appartenait à une famille profondément chrétienne. Mais la tempête qui, après avoir secoué toute l'Europe, agitait encore les esprits comme des feuilles, n'avait pas épargné les plus lointaines vallées. L'esprit du siècle soufflait à Auribeau, et c'est lui sans doute qui poussa le père Roux à quitter son petit village pour venir se fixer à Grasse, la ville voisine. Il voulut que son fils reçût une instruction soignée et le fit entrer au Collège municipal de Grasse. Clément fut un bon élève, autant par goût naturel du savoir que par l'effet d'une jeune ambition qui se

flattait de répondre aux espoirs paternels. Malheureusement l'âme du jeune homme perdit plus encore dans ce collège que n'y gagna son esprit. En vain, au début de chaque classe, récitait-on la prière. C'était un exercice comme les autres, ni plus ni moins important — et encore plus mécanique. Ce qui passionnait les meilleurs élèves c'étaient les écrits nouveaux, que l'on colportait sous le manteau, qu'on lisait dans l'ombre propice des pupitres : Victor Hugo, Musset, surtout Byron, enchantaient l'âme et l'esprit de Clément Roux. Il était jeté hors de lui-même par les grands cris de ces âmes blessées. Le saint athlète que Dieu se préparait dans le secret brûlait alors de toutes les ardeurs de son époque.

Il convient de s'arrêter un moment sur cette période romantique de la vie de Clément Roux. Après une première Communion quelconque, il avait perdu la foi. Seule pour lui s'élevait vers Dieu la prière de sa mère, comme autrefois celle de Monique pour son fils Augustin. Dieu était à la fois très loin et tout près de lui. Très loin parce que le jeune homme semblait avoir oublié tout de sa religion; mais tout près aussi parce que rien dans cette âme ne pourrait combler le vide qu'y creusait Son absence. Et peut-être le romantisme de Clément Roux ne fut-il pas autre chose que la traduction maladroite à l'extérieur de ce profond besoin de Dieu.

Clément Roux avait vingt ans. Il venait d'être reçu bachelier. Toutes les portes lui semblaient ouvertes; aucune ne l'était vraiment à un jeune homme comme lui sans fortune. Il était tenté par la gloire; ce fut l'amour qu'il rencontra. Sous la forme d'une jeune fille de dix-huit ans semblable à cette Béatrice Portinari que Dieu mit aussi sur les pas du jeune Alighieri. « Notre idylle fut très sincère et très sérieuse, écrivait-il plus tard. Bien que je ne fusse plus depuis longtemps dans cette heureuse

ignorance du mal qui devrait être l'apanage de l'adolescence, celle pour qui j'avais conçu un si soudain et si ardent amour m'était constamment apparue comme un être de rêve, infiniment respectable, n'ayant aucune des imperfections communes aux filles d'Ève... » L'idylle se brisa platement. Mais si ce premier contact avec la réalité devait meurtrir l'âme du jeune romantique, comment croire que cette apparition soudaine de la Béatitude ne fut, pour le futur serviteur de Dieu, un signe, et un avertissement ?

L'ennui le poussa alors vers l'aventure. Négligeant les situations médiocres que pouvait lui ouvrir son diplôme de bachelier, il s'embarqua sur les vaisseaux du Roi. S'il avait cherché l'aventure, il ne dut point être déçu. Il fut mêlé aux bords du Rio de la Plata à une guerre injuste et cruelle. Et Dieu de temps en temps, entre deux combats, entre deux embuscades, venait prendre comme par la main celui qu'il s'était réservé : « Parfois je m'enfonçais dans les forêts vierges qui bordent la rivière, et là, sous ces dômes immenses de verdure, je restais des heures en contemplation et comme en extase, adorant Dieu sans le savoir, comme devant la beauté qui m'avait séduit en France : sentiment vague d'une grandeur infinie, qui m'arrachait pour quelques instants à moi-même et aux petitesses terrestres. » C'est encore, si l'on veut, du romantisme; mais cela montre aussi comment le romantisme peut être un chemin vers Dieu. Clément Roux était déjà de ces âmes élues que rien ici-bas ne peut satisfaire et qui ne connaîtront pas vraiment la joie tant qu'ils n'en auront pas trouvé la source. Comment ne pas citer, à propos de Clément Roux, ces vers de Paul Claudel ?

> « Qui dira s'il n'est pas un de ces enfants à qui d'un seul coup d'avance vint d'être communiquée toute la vie,

Et qui connaît pour la première fois cet étrange sentiment fait d'expérience préalable, et de langueur et d'ennui,
L'idée de quelque chose de meilleur, et de poignant et de seul désirable,
Dont il sent que toutes ces choses autour de lui sont essentiellement incapables ? »

(*La Messe là-bas, le Pain bénit,* pp. 57-58.)

L'heure, sans doute, n'a pas encore sonné que Clément Roux, connaissant toute son infortune, en connaisse aussi l'unique remède. La pensée de sa mère, qu'il lui faut maintenant faire vivre — le père est mort — le ramène en France, son engagement terminé. Il entre au collège de Grasse comme maître d'études. Ainsi s'envolent les rêves de gloire! C'est toujours un enfant perdu. Marseille, d'où il était parti pour l'Amérique, l'atirait encore par ses plaisirs faciles. Il partageait son temps entre l'étude et la distraction la plus frivole. Mais le temps approche où la prière de M^me^ Roux commencera de porter ses fruits. Par moments, la vie qu'il mène remplit le jeune homme de dégoût. Et ce dégoût n'est pas la conséquence d'un ennui passager, mais quelque chose de profond et de permanent. Un soir, pendant un bal, voici ce qu'il éprouva : « J'entendis au dedans de moi-même comme une voix qui me disait : « Jusques à quand t'abandonneras-tu à « ces vanités et à ces mensonges ? » Cette voix retentit si puissante au fond de mon âme, elle remua si profondément tout mon être, que, n'y tenant plus, saluant à peine mes compagnons de plaisir, je m'enfuis comme d'un lieu maudit. » Dès lors, il fuit la compagnie des hommes; il s'enfonce dans la solitude; à ses lèvres monte sans cesse une prière qui ne parvient pas à se formuler. Puis, par moments, les vieux rêves de gloire d'autrefois le reprennent. Il compose un grand poème, se fait éconduire à la

Revue des Deux Mondes, sollicite la protection de Louise Colet, et puis retourne à Grasse encore une fois vaincu, moins par les hommes que par Dieu même. Il ne lui reste plus, pour consommer la victoire, que d'entendre les Paroles inspirées. Surmontant la répugnance que lui inspire tout ce qui touche à l'Église, un jour, en 1851, comme il surveille l'étude, il ouvre le Nouveau Testament et tombe sur les Épîtres de saint Paul. Il retient surtout ce passage de l'Épître aux Romains : « Rejetons donc les œuvres de ténèbres, marchons honnêtement, comme durant le jour, non dans les excès de table et les ivrogneries, non dans les dissolutions et les impudicités, non dans l'esprit de contention et d'envie; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ » (Rom., XIII, 12, 14). « Ces paroles répondaient trop aux désirs et aux besoins de mon âme, pour que je n'en fusse pas profondément ému, et que je n'en sentisse pas la puissante influence. En effet, depuis ce bal qui me dégoûta des vains plaisirs et des fausses joies de la terre, depuis ces courses solitaires où je sentis, dans la nature, Dieu et ses grandeurs; depuis, sans m'en rendre compte, sans pouvoir expliquer ce sentiment nouveau, je voyais mon existence si petite, si désordonnée, si misérable, que j'aspirais à grandir et à renouveler mon être, je suivais invinciblement mes désirs vers l'ordre et la vertu... Chose étonnante! le même passage de saint Paul qui avait ainsi agi si profondément sur mon âme, avait, quinze siècles auparavant, converti Augustin et donné à l'Église le plus grand de ses Docteurs. Moi aussi je me convertirai, mais pour être voué au silence, à la souffrance et à l'adoration solitaire, Dieu opérant toujours selon ses voies. »

Ce dernier mot évoque les ineffables mystères de la grâce. Nulle part peut-être il n'est donné à nos regards

mortels de mieux deviner sa silencieuse démarche que dans l'œuvre longue et difficile d'une conversion. Même après la lecture de saint Paul, comme Clément Roux était encore loin du but! Il fut d'abord longtemps retenu par le respect humain, un respect humain qui se couvrait d'un honorable prétexte : le jeune maître d'internat redoutait que sa conversion ne fût attribuée à l'hypocrisie, parce que le nouveau principal du collège de Grasse était un prêtre. Pourtant, en 1854, à la demande de sa mère, il accepta d'accomplir son devoir pascal. Mais le respect humain n'était pas encore complètement étouffé; il fallut un séjour à Alger, de 1854 à 1857, pour que l'œuvre de la grâce achevât de renouveler ce cœur trop humain. Ce ne fut pas sans qu'une fois — et deux fois encore — il ne se laissât reprendre aux tentations de l'amour charnel. « Je me sentais en effet enchaîné, écrit-il, et, en même temps, je sentais l'impuissance où j'étais de briser mes chaînes... Et depuis longtemps, hélas! le sentiment de cette impuissance pesait sur moi lourd et accablant. Une fois encore mon front s'est courbé avec mon cœur sous cette servitude fatale, m'avouant une fois de plus, avec une amère douleur, que je ne pouvais la secouer. Car l'œuvre de la délivrance me semblait impossible! » Claudel a écrit quelque part : « Voir le bien et faire le mal, il n'y a pas au monde de malheur plus grand » (*Introdution à quelques œuvres*). Que Clément Roux ait profondément savouré cette amertume, il n'en faut pas douter. Du moins était-ce pour lui, à trente-deux ans, le suprême combat avant de s'engager sur la voie de la perfection, où désormais il ne devait plus jamais reculer.

Le jour de la Toussaint 1857, il se confessa à un saint prêtre qui le réconcilia, le consola, l'éclaira, et devait être pendant quelque temps son confesseur attitré. A pré-

sent les derniers liens sont rompus et Clément Roux peut écrire après saint Augustin : « O mon Dieu, je suis votre serviteur parce que j'ai eu pour mère une de vos servantes. Vous avez brisé mes liens; je vous dois un sacrifice de louanges. Avec mon cœur, que ma langue vous loue, que tous mes os s'écrient : « Seigneur, qui est semblable « à vous ?... » Et maintenant, ô mon Dieu, je suis prêt à tout perdre, je suis prêt à tout perdre pour votre amour. Pourvu qu'il me reste un cœur pour vous glorifier, et une place pour mourir en vous glorifiant. » Ce rapprochement deux fois indiqué avec saint Augustin est bien significatif. Le grand évêque d'Hippone n'avait-il pas connu dans sa jeunesse les mêmes enthousiasmes troubles qui soulevaient naguère le cœur de Clément Roux ? Patron de tous les convertis, saint Augustin me paraît l'avoir été de Clément Roux d'une manière toute spéciale.

Comme pour sceller sa réconciliation définitive, l'été suivant, Clément Roux partit pour Rome. Il n'y fit pas le séjour d'un touriste ordinaire, mais ce fut pour lui le plus beau, le plus émouvant des pèlerinages. Son esprit et son cœur étaient pareillement enchantés. L'humaniste reconnaissait à chaque pas la ruine comme vivante encore de cette antiquité dont l'étude avait rempli sa jeunesse. Et les basiliques s'élevant sur les débris des temples, les noms des Pontifes entrelacés à ceux des Empereurs, les obélisques surmontées par des statues d'Apôtres, tout à Rome lui parlait, tout proclamait que la religion chrétienne n'était pas venue détruire, mais achever, et qu'il n'est rien d'humain qui soit étranger au sein maternel de l'Église. Adhérer au Christ, c'est adhérer à tout ce que le monde nous offre de plus beau, et plus grand, et de plus pur, et à bien plus encore. Une âme partagée se recueille toute, à Rome, dans une prière unique... En

quittant Rome, Clément Roux écrit : « C'en est fait! je n'hésite plus. Voix de mon âme, voix de mon Dieu! Je t'ai comprise. Les derniers liens je veux les briser ou mourir. »

*
* *

Il semblait bien, en effet, que sa route fût désormais toute tracée. De 1857 à 1864, Clément Roux se prépare, sérieusement, lentement, patiemment, tout plein d'une attente joyeuse, au Sacerdoce : « Mon Dieu, s'il est vrai que vous me voulez prêtre, il n'est pas moins vrai que vous me voulez saint prêtre. Je le veux aussi; sans cette condition je ne consentirais jamais à le devenir. Ah! vous servir en vous étant à jamais consacré! Ah! chaque jour vous faire descendre sur l'autel et dans mon cœur! Ah! dire aux âmes vos grandeurs, vos bontés, vos infinies miséricordes! Ah! leur communiquer la vie, les arracher à la mort, à l'enfer! Ah! les jeter pour l'éternité dans vos bras, sur votre cœur, et m'y jeter moi-même et m'y perdre avec elles; un tel honneur, un tel bonheur, en serai-je jamais digne, un tel rêve se réalisera-t-il pour celui qui, hier encore était le pécheur, le fils prodigue, le réprouvé? » Clément Roux avait bien le droit de nourrir une telle ambition. Pourtant, Dieu en avait décidé autrement. Il ne voulait pas faire de Clément Roux son sacrificateur à l'autel, mais une victime, car il n'y a pas moyen d'être plus proche de Celui qui a voulu se faire éternellement Hostie.

Le 30 avril 1864, jour de la fête de sainte Catherine de Sienne, Clément Roux ressentit les premières atteintes d'un mal qui ne devait plus le quitter jusqu'au jour de sa mort, pendant plus de vingt-huit ans. C'était un rhumatisme très douloureux qui le priva peu à peu de l'usage de presque tous ses membres. Dans ces condi-

tions il n'était plus possible de penser au Sacerdoce. Clément Roux conserva quelques années encore, jusqu'en 1873, ses fonctions de professeur de Troisième Classique au Collège de Grasse. Il les remplit jusqu'au bout avec la même ponctuelle exactitude, soucieux à la fois de meubler l'esprit de ses élèves et d'élever leur âme à Dieu. Néanmoins ce n'est plus dans sa chaire qu'il faut désormais chercher Clément Roux, mais au pied de la Croix du divin Maître qu'il ne cesse pas de tenir embrassée; davantage encore au pied du tabernacle, qui devient désormais le centre de sa vie.

Jusqu'ici, nous avons pu évoquer la vie de Clément Roux comme on ferait de celle d'un homme ordinaire. Mais à partir du jour où il a reçu cette douleur en partage, et où il l'a pleinement acceptée, il n'est plus au monde. Et les mots que nous employons ne peuvent plus le saisir. Il n'y a rien d'autre à faire que de cueillir dans le « Journal du pauvre infirme » ces cris qui ne sont plus de la terre et marquent, loin de nos yeux étonnés, les étapes d'une ascension vertigineuse. Au début de sa maladie, Clément Roux vient d'entendre une voix intérieure — la même qui lui parlait autrefois, le soir d'un bal — lui dire : « Tu ne guériras jamais du mal qui se déclare. Tu perds pour jamais l'usage de tes membres. » Véritablement, ce jour-là, le serviteur de Dieu est appelé par son nom, et sommé comme les martyrs d'entrer dans l'arène et de porter témoignage par le moyen de son corps. Et voyez de quelle façon, à la première convocation, il répond : Présent! « Mon premier sentiment fut celui de la douleur et de l'effroi. Me ressaisissant tout aussitôt et réunissant toutes mes forces, je me relevai, en songeant à ces paroles de l'*Imitation*, que bien souvent j'avais méditées : *Nihil est quod eos avertere possit aut deprimere, quippe qui aeterna veritate pleni, igne*

ardescunt inextinguibilis charitatis (1). Fortifié par ces paroles, je repris ma marche, et m'arc-boutant sur mon bâton, haletant et défaillant à chaque pas, je regagnai péniblement ma demeure. Je n'en devais plus sortir de longtemps; encore ne serait-ce que ployé par l'infirmité, soutenu par deux bâtons, ressemblant plus à une bête qu'à un homme, vieillard à trente-neuf ans, ruine et loque humaine, réalisant la prophétie d'Isaïe : « Nous « l'avons vu, c'était un homme de douleurs. »

Ces choses-là sont faciles à dire. Dans la réalité, elles sont atrocement dures. La nature meurtrie se révolte et proteste. Même de cette souffrance chrétiennement acceptée, le démon sait se faire une arme.

Cette infirmité qui soudain fermait à Clément Roux l'accès du Sacerdoce n'était-ce pas le juste châtiment de ses infidélités ? N'y faillait-il pas voir le signe que Dieu rejetait un serviteur trop présomptueux ? Mais tandis que le pauvre infirme risquait de s'abandonner à ce désespoir, il reçut la visite de son confesseur qui lui apportait Jésus-Hostie. Désormais, il n'y a plus de question pour lui, mais rien qu'une surabondante réponse : « Changement indicible! Œuvre adorable de la gloire du Très-Haut! J'étais autrefois sur un lit de roses, plongé dans les délices, et mon âme était torturée, tandis que tout mon corps frémissait de volupté; et aujourd'hui, je suis couché sur un lit de souffrance, en proie aux déchirements et à la douleur, et mon âme est transportée d'allégresse, se fondant de joie et d'amour de Dieu. » Et un peu plus tard, le 16 mai : « Je t'ai choisi!... Oh! quelle parole entendue dans la prière, et quel profond retentis-

(1) Il n'est rien qui puisse faire dévier ou abattre ceux qui brûlent, dans la possession de la pleine vérité, du feu de l'inextinguible amour.

sement elle a eu dans mon âme! cette parole éveille en moi un sens nouveau et des aspirations jusqu'à ce jour inconnues... Elle a trouvé en moi un écho qui a fait tressaillir tout mon être d'amour et de joie inexprimables... O mon Dieu, cette parole viendrait-elle de vous, et serait-elle un appel à l'âme qui vous aime ?... Cette âme pauvre et désolée, Dieu de miséricorde, la convieriez-vous au banquet de la douleur, aux joies célestes du sacrifice et de l'immolation ?... Mais si la joie qui m'inonde, si le sentiment de bonheur qui me domine et me transfigure transformant mes douleurs en délices ineffables; si l'apaisement et la satisfaction pleine de mon être, si le puissant attrait qui m'incline maintenant à souffrir sont des signes de votre puissante intervention; s'il est vrai, ô Dieu infiniment miséricordieux, que vous ayez jeté les yeux sur ma bassesse, et que vous m'appeliez à souffrir pour votre amour... Ah! que me reste-t-il à faire ? sinon que m'abîmer devant vous dans l'action de grâces et dans l'adoration, et que vous dire avec toute mon âme : *Ecce venio!* me voici, ô Dieu! Ah! ce mot qui sort brûlant d'amour du plus intime de mon être, ce mot, ce n'est pas moi, misérable pécheur, qui l'élève vers vous! Mais Jésus, il y a quelques jours, a pris possession de ma vie; il s'en est assujéti toutes les puissances... Jésus, quand l'heure est venue pour moi d'expier et de souffrir, est entré dans mon cœur... Et c'est Lui, Lui, l'Éternelle Victime, qui dans mon pauvre cœur, comme au commencement et toujours, s'écrie vers vous, ô Souveraine Majesté : *Ecce venio! Holocaustum et pro peccato non postulasti, tunc dixi : Ecce venio!* »

Qu'ajouter à des lignes pareilles ? C'est l'âme brûlante d'amour qui se confesse devant son Dieu, et nous, ses frères, nous sommes appelés, par une grâce insigne, à recueillir les quelques gouttes qui se répandent hors du

vase précieux. A de telles paroles, il n'y a de digne réponse qu'un respectueux silence. Considérons avec admiration l'œuvre de Dieu, et cet Amour jaloux qui ne veut plus à la fin qu'une seule parcelle de cet ami qu'il s'est choisi lui demeure étrangère — et c'est pourquoi il a reçu la douleur en partage, qui le sépare de tout. Elle est cette Chambre Intérieure dont parlent les mystiques et où s'accomplit dans le secret le mariage du divin Époux avec l'âme élue.

Remarquons cependant que la souffrance était la vocation spéciale et mystérieuse de Clément Roux, même au temps où il semblait le plus éloigné de Dieu. La grâce parfait la nature; elle ne la déforme jamais. Ces dernières paroles du « Journal d'un pauvre infirme » sont à cet égard décisives : « Les mots d'expiation, d'immolation, comme je les ai toujours compris et sentis! Bien jeune encore, j'avais le sens et l'intelligence du sacrifice à l'état d'instinct... Ah! vraiment, maintenant je dois concevoir une joie bien grande... ...Je souffre par tout mon être! Que Dieu en soit béni! ma destinée s'accomplit... Lorsque je ne souffrais pas, ou que je souffrais peu, je sentais dans mon âme un vide affreux, que je portais partout... voilà tout le secret de cet ennui qui dévorait mes jours. Toute joie m'était incommode, tout plaisir à charge. Le plaisir m'attristait... Enfin me voilà grâce à Dieu satisfait et heureux parce que je souffre et que j'expie, en dehors de quoi je sens que je ne vis pas! — Quel plus beau partage, ô mon Dieu, pour un mortel ? Et comment avez-vous jeté un regard sur la plus faible et la plus misérable de vos créatures pour l'élever jusqu'à cette hauteur? Moi, un homme de prière et d'immolation, moi, un homme de douleur, *vir dolorum*, comme vous, mon Sauveur adoré! Ah! miséricorde et puissance de mon Dieu, c'est toujours dans les plus grandes faiblesses

et dans les plus grandes misères que vous vous plaisez à éclater... Mon âme donc vous glorifie, ô mon Dieu! »

« Je ne veux exister que pour me consumer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. »

« O Beauté, ô Bonté infinies, brûlez, consumez, anéantissez mon être de misère et faites de votre serviteur un holocauste parfait. »

Je ne sais pas, dans tous les carnets de Clément Roux, de page plus profondément humaine que celle-ci, pas une qui nous fasse mieux comprendre, misérables pécheurs, à quel point nous sommes, *nous aussi*, appelés. Ainsi donc, c'était cela qu'il avait rencontré jadis sous la forme d'une belle jeune fille de dix-huit ans, c'était cela qu'il avait respiré dès son jeune âge dans les bruyères et les pins d'Auribeau; c'était cela qu'il poursuivait sans le savoir au bord du Rio de la Plata; cela que Rome enfin avait imprimé dans son cœur. Et lorsque la douleur, à la fin, l'a saisi d'une étreinte qui ne se desserrera plus, ce n'est pas vrai qu'elle lui soit nouvelle ou inconnue; mais elle répondait seulement un peu tard au silencieux appel de tout son cœur.

Clément Roux ne devait pourtant pas être enchaîné toute son existence sur un lit d'infirme. Cette épreuve ne dura que quelques semaines. Bientôt il put, mais au prix de quels héroïques efforts! reprendre ses occupations habituelles. Seulement c'était un autre homme. Son âme n'était pas moins transformée que son apparence physique. Lorsqu'il pénètre dans la chapelle de la Visitation de Grasse et qu'il s'agenouille de nouveau au pied du tabernacle, il entend pour la troisième fois une voix intérieure lui dire : « C'est ici que je te veux... C'est ici que je veux te sanctifier, ici que je veux faire goûter à

ton âme des joies inexprimables; ici que je veux convertir l'exil terrestre en patrie céleste; ici que je veux être glorifié par toi. »

La véritable vocation de Clément Roux venait enfin de lui être révélée. Ce n'était pas seulement de souffrir, comme tant d'âmes compatissantes l'ont déjà fait dans l'Église. Mais encore, mais surtout d'adorer dans son tabernacle Jésus-Hostie : « O les heureuses années que j'ai vécu là à ses pieds !... souvenirs impérissables ! Années fécondes, qui ont décidé du reste de mes jours, et, je l'espère, de mon Éternité! Je pense que là ont commencé pour moi ces éternelles amours qui dominent et absorbent ma vie. Toujours jeunes, toujours nouvelles, divinement subsistantes, immortelles malgré les changements de lieu, de temps, en dépit de toutes les agitations de la vie... quand, accablé sous le poids de ma mortalité, je me sens défaillir, un mot me relève, mot puissant des Psaumes, souverainement doux, pour l'âme religieuse, à prononcer au pied des autels : *Unam petii : Amen!* Une seule chose! une seule! Je l'ai demandée au Seigneur! et je la demanderai sans cesse! C'est de contempler les délices du Seigneur et de visiter son Temple! Car il m'a caché dans son tabernacle *au jour du malheur*, il m'a mis à couvert dans le secret de sa demeure!... Voilà mon histoire à moi, ma chère sœur (ceci est extrait d'une lettre adressée à une religieuse visitandine), à moi, pauvre enfant perdu de l'armée du Seigneur, depuis le jour à jamais béni où, fatigué de la vie, et brisé par la douleur, je vins tomber à l'entrée de votre sanctuaire. »

Désormais la vie de Clément Roux n'est plus qu'une longue prière. Tous les jours, plusieurs fois par jour, toutes les fois qu'il le peut, il se traîne à l'église, et là, dans le silence et la solitude, il adore son divin Maître. En 1873, pour se consacrer davantage à l'adoration eucharistique, il abandonne l'enseignement. Les joies qu'il

goûte au pied de l'autel sont d'une nature telle que toutes les souffrances du monde ne peuvent les contrebalancer. A la douleur physique s'ajoutent maintenant les épreuves de l'âme, dont tous les spirituels ont dénoncé l'horreur.

Pendant des années le démon s'acharne contre le serviteur de Dieu. Il n'est pas de tentations, pas de sécheresses qu'il lui épargne. Il arrive à Clément Roux d'écrire dans cet état de détresse : « Ce que je souffre, ô mon Dieu, quand je ne sens plus en moi l'ineffable douceur de votre présence et de votre amour, ce que je souffre, vous seul le savez, et je n'ai pas de langage pour l'exprimer... »

Mais cette souffrance aussi est salutaire à une âme généreuse. Plus il est assailli, plus fermement il s'attache à la Croix; avec plus d'ardeur il adore Jésus-Hostie : « C'en est fait, Seigneur, vous seul désormais ferez l'objet de mon attente. Oui, ô mon Dieu, je vous attends, je n'attends que vous seul; du monde, je n'attends rien; de ce qui est du monde, je ne tiens plus à rien. Dès que vous frapperez, je quitte tout, je cours à vous, ô mon Sauveur, je vous ouvre ma demeure, dans la joie de mon cœur et dans le désir ardent de m'unir à vous pour toujours. »

Clément Roux est un homme qui a trouvé. Longtemps il s'est égaré à la recherche des choses qui passent; mais désormais il est fixé parce qu'il a trouvé la seule qui soit nécessaire. Rien au monde ne l'arrachera à cette garde qu'il monte dans la solitude auprès de Celui qui a donné aux hommes les paroles de vie éternelle; qui s'est livré lui-même aux outrages des impies, mais aussi à l'amour des saints : « Tout chrétien doit être un autre Christ. » Or, voici que, dans le sanctuaire de Grasse, à la fin du siècle dernier, il y avait sans cesse un homme de douleurs aux pieds de ce Dieu qui a voulu mériter par excellence ce titre. « Je vais maintenant, autant que me le

permettra mon infirmité, reprendre mon poste de l'*oratoire* auprès du divin Prisonnier, *sentinelle perdue* comme vous le dites très bien. *Custos, quid de nocte?* Ah! il me semble entendre sortir du fond du sanctuaire cette plainte qui doit retentir au pied de bien des autels, sous bien des voûtes sacrées : Jésus n'est pas connu! Jésus n'est pas aimé! Peu d'âmes lui sont amies, véritablement amies dans l'œuvre essentielle du salut, de résurrection et de vie. Et pourtant : *Adest et vocat te — venite ad me omnes, et ego reficiam vos!* Hélas! que d'âmes n'entendent plus, que d'âmes, même consacrées, ne répondent pas assez à cet appel du Sauveur du monde! Et le monde s'en va de plus en plus à la décomposition et à la ruine! »

La garde montée par Clément Roux ne fut pas inutile. Son apostolat fut limité, mais fécond. Apostolat de l'exemple; apostolat de la parole; apostolat de la plume. Mais Dieu seul connaît le nombre et la saveur des fruits qu'a portés dans le secret l'adoration perpétuelle de Clément Roux. Lui-même en avait conscience, qui entendait « une voix qui ne trompe pas » lui dire : « Souviens-toi bien, n'oublie jamais ceci : *qu'on apprend plus ici en quelques instants, qu'à des années à lire dans les livres et à converser avec les hommes; et surtout qu'on peut rendre ici, en quelques instants, plus de services aux hommes et de gloire à Dieu qu'en de longues années passées à s'agiter ailleurs.* Souviens-toi qu'il n'est pas de vérité plus certaine et plus incontestable, quoiqu'il n'y en ait pas de plus contestée par le monde, et de moins comprise par ce monde qui s'agite et qui passe. *Oui, ici on travaille plus pour Dieu et pour les hommes qu'en aucun lieu de la terre, quand on est ici selon l'esprit et la volonté de Dieu.* » Et de fait, il fut donné à Clément Roux d'apercevoir le couronnement, et surtout de prévoir le futur progrès, d'une chose à laquelle on peut bien

croire que ses actes d'amour ne furent pas étrangers. Je veux parler de l'institution des Congrès Eucharistiques, dont le premier eut lieu à Lille en 1881. Le 2 octobre 1883, il écrivait : « *J'ai la confiance intime, mieux même, j'ai la certitude absolue, que Jésus-Christ inspirera au Souverain Pontife une Encyclique sur la Communion fréquente.* Quand sera-ce? C'est le « secret du roi ». *Hâtons de nos vœux ce beau jour! Cet acte pontifical inaugurera une ère nouvelle de transformation et de rénovation dans le monde des âmes.* On verra des choses merveilleuses s'accomplir sous l'influence sacramentelle de l'Eucharistie. Car Jésus a dit : « *Panis quem ego dabo... est pro mundi vitam :* Le pain que je donnerai est pour la vie du monde. » En vérité, elle est bien étonnante pour qui en mesure la précision, la prescience de celui qu'on a appelé « le voyant des temps eucharistiques » (1). Des Congrès Eucharistiques à la Communion fréquente, de l'appel des jeunes enfants à la Table sainte, jusqu'à l'institution de la fête du Christ-Roi, il n'est aucune des grandes manifestations eucharistiques de notre siècle que le serviteur de Dieu n'ait expressément annoncée.

Enfin le 29 juin 1892, après avoir été privé, pendant les derniers mois, de cette adoration perpétuelle dont il faisait toute sa vie, Clément Roux s'éteignit dans son village natal d'Auribeau. Rien de plus simple, rien de plus humble et plus caché que cette mort sans paroles. Rien, si ce n'est la pauvre tombe où il n'avait voulu qu'une croix enlacée par un lierre — et qui n'existe même plus! Le corps de Clément Roux a été jeté à la fosse commune.

(1) Chanoine Lambert, *Le saint homme de Grasse.* Toutes les citations que nous avons faites sont extraites de cet ouvrage, qui n'est du reste que le résumé d'un travail plus considérable, publié par le même auteur en 1911, et qu'on peut encore se procurer en s'adressant à l'auteur, 37 *bis*, rue St-Lazare, Compiègne (Oise) (20 fr. franco).

Dans une admirable prière où il demandait à Dieu de lui donner toutes les souffrances et toutes les humiliations, Clément Roux avait expressément sollicité ces choses. Ainsi s'achève ici-bas dans l'anonyme poussière de tous les morts du village l'histoire d'un homme dont l'âme, sans doute, jouit en Paradis de la vision divine.

Et je ne connais pas pour notre temps troublé de plus merveilleux exemple que celui de cet humble pécheur appelé par Dieu, marqué par lui du sceau de la souffrance, placé comme une garde vigilante au pied du tabernacle, élevé au sommet de l'union mystique, et qui s'en est allé sans laisser nulle trace de sa présence corporelle. Mais dont la prière, chaque jour, sous nos yeux, ne cesse pas d'être exaucée. Adolphe Retté, qui vient de nous quitter, l'avait qualifié d'un mot qui résume tout : « l'exemple d'une vie toute en Dieu... »

Jacques Madaule.

Les "feux" du Cantique Spirituel

Si l'expression est audacieuse, elle rend bien l'impression causée par la vigueur première du texte intitulé en 1630 *le Cantique Spirituel*, composé par saint Jean de la Croix près d'un demi-siècle auparavant, fin de 1584.

L'expression est d'ailleurs empruntée au dernier éditeur de l'ouvrage du Docteur Mystique (1). Tout comme un joaillier parle des feux et des faces d'un diamant, Dom Chevallier annonce les feux du *Cantique Spirituel* (p. xxxv), nomme les faces de la solitude de *l'amour impatient*, compte les faces de la solitude de *l'amour héroïque*, donne les faces de la solitude de *l'amour déifique*, avant-goût de la solitude propre à *l'amour béatifique* (pp. civ-cvi).

A l'école du Père José de Jesús-Maria, premier historien général de l'Ordre des Carmes Déchaussés, mort en 1628, le moine bénédictin admet que le poème né en prison l'année 1578 et que son commentaire écrit six ans plus tard à la requête d'Anne de Jésus célèbrent : — d'abord (sous le nom d'amour impatient) les dispositions immédiates à l'union avec Dieu, — puis (sous le nom d'amour héroïque) le premier degré de l'union divine, celui des fiançailles spirituelles, — finalement (sous le nom d'amour déifique) le deuxième degré de l'union divine, celui du mariage spirituel.

Tria sunt numera. Ces trois mesures d'amour étaient,

(1) Dom Chevallier, moine de Solesmes, *Le Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix, Docteur de l'Église*, notes historiques, texte critique, version française. 1 vol. in-12 de 770 pages; prix : 40 francs. Éditeurs : Desclée de Brouwer, Paris, 76 *bis*, rue des Saints-Pères.

historiquement parlant, les trois récompenses accordées dans les ténèbres de sa prison au Premier Déchaussé. « Le poème, lisons-nous, n'est pas né comme un schème de traité spirituel ni comme un résumé du Cantique des cantiques; il a d'abord traduit devant Dieu seul et pour Dieu seul le cas d'une âme seule avec Dieu » (p. LVII).

Dans le plus vil réduit du couvent de Tolède, saint Jean de la Croix avait, en savourant neuf mois durant la souffrance et l'opprobre, expérimenté par lui-même la dernière des béatitudes évangéliques, de toutes la plus réconfortante mais aussi la plus surprenante, *celle de l'ignominie* : « Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, vous excommunieront, insulteront, proscriront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'Homme. Réjouissez-vous alors et bondissez de joie, car votre récompense en Dieu est abondante » (s. Luc, VI, 22-23).

« Le premier élément du *Cantique Spirituel*, le poème, marque à n'en pas douter les trois temps de la voie personnelle du Saint incarcéré. Le deuxième élément du *Cantique Spirituel*, le commentaire, écrit par charité ou plutôt par condescendance, présente les trois mêmes pierres précieuses mais d'une façon spéciale : il fixe le traitement général divin dont la voie personnelle, décrite par le poème, n'est qu'un des cas particuliers.

« Sous le même magistère de l'expérience divine, les deux éléments du *Cantique* parlent des *très avancés*, — le poème, par équation personnelle : il a traduit le Saint; — le commentaire, par équation spécifique si l'on peut dire : il fut donné pour éclairer, encourager les âmes aussi élevées que lui. Or cette équivalence spécifique du commentaire ne pouvait avoir lieu sans la suppression des contours singuliers, tant les anciens, ceux du détenu, que les futurs, ceux des choisis. Le commentaire n'est adéquat à aucun cas concret, il domine tous les cas. D'un côté il n'a plus la précision originelle que le Saint a vécue; de l'autre côté il lui manque les précisions futures que les âmes élues connaîtront. Seule est notée,

comme il convenait au futur Docteur de l'Église, la ligne divine sousjacente à tout cas historique, la ligne divine qui est comme la substance des cas individuels aux accidents indéfiniment neufs et variés. » (p. LVIII)

Ainsi, « la prison de Tolède paraît de plus en plus le berceau du Docteur. Saint Jean de la Croix l'affirme expressément dans son commentaire, les strophes vingt-sept à trente composées en prison chantent le plus haut état accessible en cette vie : l'état du mariage spirituel; la conclusion paraît inévitable : le Saint reçoit dès sa prison, comme dernier fruit de sa prison, le don par excellence, la faveur du « mariage spirituel ». Et quand il prend la plume à quelque temps de là (ses écrits sont tous postérieurs à sa captivité), il est vraiment Docteur; riche d'une pleine expérience, il expose la doctrine « tamquam potestatem habens ». Non seulement il a vérifié les étapes dont il va parler, mais encore il peut les décrire telles qu'elles paraissent au terme de la voie spirituelle, avec leur sens réel, non avec leur couleur d'un jour. Il en juge en expert, il les voit devant soi telles que Dieu les a faites.

« Saint Jean de la Croix écrit parce qu'il a bien appris; et il sait s'exprimer parce qu'il a tout appris. Comme celle du Fils de Dieu, comme celle de sa sainte Mère, la voie des Saints a deux aspects : si elle est toujours faite d'innocence ou de pauvreté, l'heure vient où l'innocence se double d'immolation, soit : de peine et d'opprobre. Au premier dépouillement total vécu pour lui et l'Évangile, Notre-Seigneur promet, selon saint Marc (x, 29-30), le centuple ici-bas, augmenté de *persécutions*. Qu'est-ce à dire ? à y regarder de près, ceci : le dépouillement même complet est insuffisant; les *persécutions* viennent en récompense du dépouillement; elles seraient le dernier élément de notre récompense, et non le moindre; elles vont durer jusqu'à la mort, jusqu'à l'entrée dans l'autre vie, dans la vie éternelle. Il le faut : la première des béatitudes évangéliques est couronnée par la dernière. » (pp. XLIII, XXVI, XXXV)

Même à saint Jean de la Croix, depuis longtemps vrai pauvre, complètement détaché de cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, la souffrance et l'opprobre demeuraient nécessaires pour qu'il pût expérimenter l'abondance de la récompense en Dieu. Cette providence divine, dont l'affirmation solennelle s'imposerait si fort de nos jours où revit le faux mysticisme, le *Cantique Spirituel* la prône éloquemment :

« Dans les onze premières strophes, saint Jean de la Croix déclare comment dans son cachot une première récompense de sa terrible captivité, vaillamment supportée pour le service de Dieu, est venue sous forme de vive blessure d'amour l'embraser d'impatiente ardeur de voir Dieu face à face. Dans les quinze strophes suivantes il dit comment cet amour impatient à son tour est payé, à défaut du ciel différé, par un nouvel amour, principe des vertus héroïques. Dans les treize dernières strophes, le Saint confesse comment pour prix des vertus héroïques, et tandis que son âme s'enfonce allègrement dans l'épaisseur des travaux pour le Christ, l'Amour éternellement subsistant vient se livrer Lui-même, et permet à l'âme divinement enrichie d'aimer son Dieu du même Amour qu'Il l'aime, de lui rendre quasi la pareille.

« L'amour se paie par plus d'amour; par sa récompense même, toujours il se dépasse. Et plus il va se dépassant, plus il porte un fruit excellent, en sorte qu'au terme il a comme suprême récompense dès ici-bas l'Amour. » (p. xxviii) Cette grave leçon qui donne le secret de souffrir en révélant au cœur le bienfait de l'immolation n'est que l'écho de la parole de l'Agneau immolé : « Ne fallait-il pas que le Christ pâtît pour entrer dans sa gloire? » L'acte d'amour est le principe, le témoignage d'amour est le moyen, l'exercice d'amour est le terme de toute la mystique catholique, de cette sagesse secrète inconnue aux sages de ce siècle, révélée aux petits dans la peine et le sacrifice. Le *Cantique Spirituel* maintient les âmes à l'opposé des prétentions du néo-panthéisme dans lequel sombre l'idéalisme des esprits en mal de suicide.

Mais qui nous garantit que les trente-neuf strophes du

poème ne parlent que des hautes récompenses accordées en secret dans la geôle de Tolède, et si discrètement dévoilées à la prière d'Anne de Jésus? Ne lit-on pas en tête de commentaires des mêmes strophes du poème, imprimés à Séville en 1703 par le Père Andrés de Jesús-Maria, à Tolède en 1912 par le Père Gerardo, à Madrid en 1924 par M. Martínez, et à Burgos en 1930 par le R. P. Silverio, un avant-propos de ce genre : « Les strophes sont ainsi disposées qu'elles suivent la marche d'une âme depuis ses premiers pas dans le service de Dieu jusqu'à son arrivée au dernier stade de la perfection, au mariage spirituel. Elles touchent aux trois états ou voies du progrès spirituel qui conduisent l'âme à ces hauteurs : voies purgative, illuminative, unitive. Elles disent de chacune d'elles quelques propriétés et conséquences. Les premières strophes s'occupent *des commençants*, traitent la voie purgative. Les suivantes parlent *des progressants*, du temps des fiançailles spirituelles, donnent la voie illuminative. Ce sont alors les strophes qui décrivent la voie unitive, voie *des parfaits*, époque du mariage spirituel : car cette voie unitive ou des parfaits succède à la voie illuminative ou voie des progressants. Les dernières strophes enfin regardent l'état *des bienheureux*, unique désir de l'âme établie en la perfection. »

Avec son allure didactique, cette synthèse de toutes les périodes de la vie spirituelle ressemble évidemment bien peu à la confession vivante et vécue des trois récompenses accordées au martyr de Tolède. Elle nous déconcerte d'autant plus que l'avant-propos si nouveau demeure escorté d'un prologue dans lequel on promet de ne rien dire des *commençants*, et précède des aveux qui semblent exclure les *progressants* et les *bienheureux*. (p. XC-XCI)

Saint Jean de la Croix aurait-il donc deux fois en des sens opposés commenté les mêmes vers ?

Non; il ne le pouvait pas. « Le prologue mis en tête de tous les manuscrits du *Cantique Spirituel*, quelle que soit leur doctrine, ne concède à l'auteur qu'un rôle sévère, mais infiniment noble : celui de témoin d'un ouvrage

divin ou d'une mesure de droit divin. Dès la première ligne, nous lisons que *le poème* fut composé sous une certaine ferveur d'amour divin, et qu'à ce titre il est fécond un peu comme l'Écriture sacrée; peu après, nous lisons encore que la doctrine *du commentaire* a pour elle le contrôle de l'expérience divine, subie avant tout par l'auteur, reconnue aussi chez les autres, et en même temps s'appuie sur la parole des Livres saints abondamment citée. Par là saint Jean de la Croix tient à nous faire savoir que nous sommes avec lui en terrain divin, réservé; que par suite son rôle se borne à témoigner; que sa doctrine est imposée; qu'elle redit un plan étranger : le bon plaisir divin, ses conditions, ses exigences aussi. Si donc le Saint renie tout droit de construire à sa guise, c'est qu'il ne pouvait en avoir aucun dans l'intérêt même de son œuvre : il n'avait que le droit d'exposer plus ou moins clairement, plus ou moins brièvement. Et nul ne peut lui rendre un droit inexistant, néfaste à qui l'usurpe.

« Si donc les nouveautés admises par un état quelconque du *Cantique Spirituel* formulent une doctrine opposée à celle qui la première a joui, comme le dit si haut le prologue, d'une garantie divine, cet état, quel qu'il soit, en est irrecevable : l'auteur pouvait revoir son œuvre, lui donner une forme plus parfaite, il ne pouvait en renouveler le fond. Car se dédire pour lui c'était : — ou quitter Dieu, garant du premier texte, pour voler de ses propres ailes, — ou confesser qu'à tort il avait fait jadis appel à Dieu; et s'il y a eu faute alors, qui nous certifiera la bonne foi d'aujourd'hui ? A aucun titre saint Jean de la Croix ne pouvait se dédire. » (p. LVIII)

En conséquence, des deux commentaires qui développent des thèmes contradictoires, qui mettent l'expérience des onze premières strophes, l'un au compte des *très avancés* et l'autre au compte des *commençants*, qui jugent la communication du grand don de l'Amour (faite aux cinq dernières strophes), ici possible sur terre, là réservée au ciel, de ces deux commentaires il est inévitable que le plus jeune soit apocryphe.

Quel est donc le plus jeune ? Nous tournons vingt-cinq pages (LIX-LXXXIV) faites pour les spécialistes, et nous cueillons le fruit d'une argumentation serrée, pressante, apparemment irrésistible : le plus ancien thème du *Cantique* est bien celui des trois récompenses du martyr de Tolède : les plus anciens Carmes, Joseph de Jésus-Marie, Jérôme de Saint-Joseph, ont raison; les plus anciennes éditions, celle de Bruxelles en 1627 et les onze qui parurent en Espagne au cours du XVII[e] siècle, ont raison; la première qui a tort est celle qui en 1703 voit le jour à Séville; celle qui paraît à Madrid en 1924 ne peut pas avoir meilleure chance; quant aux deux éditions du Père Gerardo en 1912 et du Père Silverio en 1930, elles ont beau essayer de concilier toutes choses en publiant l'un derrière l'autre les deux commentaires opposés, leur tentative ne réussit qu'à multiplier le nombre de leurs contradicteurs : la foule des éditeurs passés, ceux du XVII[e] siècle qui ont préféré le vieux thème, ceux des deux siècles suivants qui ont préféré le nouveau, ont unanimement refusé (André de l'Incarnation mis à part) un pareil amalgame, et leur jugement demeure.

Ainsi, le travail de Dom Chevallier aboutit à mettre en honneur la première tradition de l'Ordre des Carmes Déchaussés, et à mettre en valeur, mieux qu'on l'avait fait jusqu'ici, le texte du premier commentaire. Car ce texte nous arrive aujourd'hui soulagé des retouches admises par les manuscrits des groupes A et A', et publiées avec bien d'autres dans l'édition de 1630; ce texte est aussi purifié, grâce au contrôle établi par l'accord des manuscrits des deux plus anciens groupes α et A, d'assez nombreuses fautes d'impression survenues en 1627 : on en compterait trois à quatre cents.

Dix-huit ans de tête-à-tête avec les témoins survivants, soit manuscrits soit imprimés, du *Cantique Spirituel* ont permis au patient éditeur de vérifier, pour chaque mot du texte adopté, l'accord des plus anciens témoins venus de souches indépendantes. Il n'était guère possible, pensons-nous, de mieux utiliser les documents encore

aujourd'hui accessibles, il était vraiment difficile d'offrir aux théologiens du clergé tant régulier que séculier, et par eux aux âmes des fidèles, un aliment plus sûr.

Matériellement parlant le texte présenté par Dom Chevallier n'est pas très éloigné du texte fourni en 1928 par la reproduction phototypique du manuscrit de Sanlúcar. Mais, critiquement parlant, ces deux textes ont entre eux la distance appréciable qui sépare de la certitude une perpétuelle hésitation. Le manuscrit de Sanlúcar n'est pas un autographe du Saint; il n'est même pas prouvé (les lecteurs de *La Vie Spirituelle* le savent depuis janvier 1930, *cf. Supplément*, pp. [1-11]) que le Saint ait relu et corrigé ce manuscrit. Dès lors la phototypie nous transmet les fautes que toute copie d'une certaine étendue entraîne avec soi, malgré soi. « Et comme rien ne décèle ces fautes puisque le manuscrit est édité isolément, sans obtenir le bénéfice du contrôle de ses pairs, la question se pose pour chaque mot : nous vient-il de l'auteur ou bien d'un des copistes? Une édition vraiment critique pouvait seule dissiper cette angoisse puisque, chacun le sait, le but de la critique textuelle est précisément d'établir par ses méthodes particulières la généalogie de tous les témoins survivants d'un texte originel perdu, afin de reconnaître *un à un* les mots qui sont communs aux chefs des différentes familles des copies conservées : l'accord des plus anciens types du *Cantique* aujourd'hui accessibles devant nécessairement fournir la forme actuellement la mieux garantie du texte originel. »

La certitude du résultat acquis est le grand avantage de l'édition présente, avantage d'autant plus goûté que, « depuis le 24 août 1926, saint Jean de la Croix a rang parmi les Docteurs de l'Église. Force était donc de s'assurer que tel ou tel détail de chacune des phrases étudiées présente exactement l'expression même du saint Docteur. Plus une doctrine est fine, plus les nuances sont précieuses, et plus les mots originaux, seuls véhicules des meilleures nuances, sont à rechercher avec soin ».

D'autant que la doctrine du *Cantique Spirituel* peut

illuminer le grand nombre de ceux qui, de nos jours, veulent avoir une idée plus complète des devoirs de la vie chrétienne. « La lecture du texte édité révèle vite en saint Jean de la Croix le Docteur de l'amour, de l'amour d'origine divine et de l'amour à joie divine. Sans doute avec une extrême précision le Saint décrit dans ses ouvrages l'amour que l'âme prouve à son Dieu, l'amour qui a Dieu pour objet; mais son thème favori demeure l'amour que Dieu déverse en l'âme, l'amour qui a Dieu pour cause immédiate, l'amour donné en récompense, que cet amour soit d'abord délicieux, ou plus tard ténébreux, ou enfin vigoureux.

« La spécialité de saint Jean de la Croix, si l'on peut dire, est de manifester, comme nul peut-être n'a su le faire, les tenants et aboutissants des opérations amoureuses de l'Esprit vivifiant. Tout en ses œuvres est ordonné aux communications d'amour, soit pour les préparer, soit pour les conserver, soit pour en recueillir le fruit voulu de Dieu. De cette joie surnaturelle, divine, de la complète béatitude promise sur la Montagne, il est le Docteur sans pareil. Et le manuel de cette joie vive et fortifiante est bien le *Cantique Spirituel*.

« Holà, diront les commençants, pareille joie est si haute qu'elle ne sert pas à mes essais et ne guérit pas mes faiblesses.

« Admettons l'hypothèse : *le Cantique Spirituel* traite des quasi parfaits et des véritables parfaits; mes yeux à peine ouverts en demeurent éblouis, aveuglés, comme si je fixais le soleil. C'est vrai. Mais la réponse est simple.

« Si par lui-même, vu dans ses propres feux, le soleil nous aveugle, c'est pourtant lui qui par les choses ensoleillées nous charme et nous conduit. On ne peut s'en passer : s'il n'y a rien d'ensoleillé, nous restons immobiles dans le froid et la nuit. Ainsi en est-il du *Cantique*, de ses ouvrages d'amour. Ces ouvrages nous dépassent, nous dépasseront toujours sur terre, ce n'est que trop probable. Mais il nous suffirait d'en avoir la notion, de savoir qu'ils existent, pour que nous estimions à leur

juste valeur les purifications passives, les mortifications actives, même les premiers efforts que le remords excite en l'âme. Les feux du *Cantique Spirituel* aperçus de très loin ont suffi çà et là à tirer des périls d'une nonchalance invétérée. C'est un fait d'expérience qui ne saurait surprendre. En tout ce que Dieu fait la lumière vient d'en haut. Rien que par son reflet, la joie très haute, inabordable même, du *Cantique Spirituel* mettra seule au cœur de plusieurs la mesure d'enthousiasme qui achèvera de les aider à faire les premiers pas ou à s'avancer vaillamment aux détours du chemin. » (p. xxxiv-xxxv)

Nous ne saurions trop remercier le patient éditeur de nous avoir transmis de la part de saint Jean de la Croix trois diamants de la plus belle eau, trois diamants dont les feux réjouissent le regard intérieur de tant d'âmes en quête de la vraie perfection.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

La vie d'Elisabeth Leseur [1]

Ce sera une joie pour les nombreux lecteurs d'Elisabeth Leseur que de posséder désormais la biographie qui coordonne, unifie, éclaire tout ce que leur avaient déjà fait pressentir ses œuvres posthumes (2). Consciencieusement, minutieusement établie sur des textes sûrs (de nombreux fragments de lettres inédites n'en sont pas le moindre attrait) et sur des souvenirs impartialement contrôlés, cette étude a le caractère d'un véritable document historique. Chaque fois que l'auteur a eu (c'était inévitable) à y parler de lui-même, il l'a fait avec une humble simplicité, une dignité et une véracité parfaites.

Cette sobriété était commandée par le sujet lui-même. La vie d'Elisabeth Leseur n'a rien offert de sensationnel. Elle se présente comme un « exemple pris dans la vie », dit justement le R. P. Leseur dans son Avant-propos, comme une « leçon de choses » au milieu du monde moderne. Elisabeth Leseur a été, et n'a voulu être, expressément, qu'une femme du monde, et même de son monde, scrupuleusement attachée à ses devoirs d'état, exempte de tout romanesque dans une piété avant tout raisonnable. Ses épreuves n'ont rien eu d'exceptionnel. Elle n'est pas une convertie. Si elle eut sa crise, et peut-être ses crises d'âme, elles furent sans éclat. Tout est calme en elle, modeste, distingué.

(1) R. P. M.-A. Leseur, des Frères Prêcheurs : *Vie d'Élisabeth Leseur*, Paris, de Gigord, 1931, 1 vol. de 384 p. Préface du Rme P. M.-S. Gillet, Maître général des Frères Prêcheurs.

(2) Rappelons ces œuvres : *Journal et Pensées de chaque jour — Lettres sur la souffrance — La vie spirituelle*, suivie d'*Une âme — Lettres à des Incroyants — Retraite spirituelle du mois — La femme chrétienne — Le chrétien — Conseils à une amie incroyante.*

Elle naquit à Paris le 6 octobre 1866, se maria le 31 juillet 1889, mourut le 3 mai 1913. Ces trois dates, encadrant celles des deuils de famille, des amitiés rencontrées ou brisées, constituent les repères de cette vie droite et harmonieuse.

Et d'abord les années d'enfance, d'adolescence, de formation intellectuelle et religieuse : charmant tableau! Le R. P. Leseur ne l'a pas fait exprès, car il n'a mis dans son livre aucune littérature, mais en évoquant le milieu familial et les amicales intimités d'Elisabeth Arrighi, il a fait une peinture involontaire et ravissante d'une société bourgeoise aujourd'hui disparue où s'épanouissaient de hautes vertus, où régnait une culture à la fois solide et raffinée des esprits et des âmes. Dans cette maison de l'ancienne rue Baillif où naquit Elisabeth, à ce 45 de la rue de Rennes où elle vécut jeune fille, on voisinait d'étage à étage; l'été on villégiaturait à Auteuil; on avait des domestiques qui faisaient partie de la famille, tutoyaient les enfants, revenaient, une fois retraités, assister aux mariages ou prendre part aux deuils. On vivait à l'aise et sans hâte. On pensait. On avait de l'esprit souvent, et toujours du cœur.

C'est dans ce milieu qu'Elisabeth prit une si forte idée de ses devoirs d'état, et une si fière conception du soin de son âme immortelle. Elle y reçut aussi le goût du travail. Elle avait une éducation accomplie, était sérieusement musicienne, savait beaucoup de choses. Mais une fois mariée, et surtout lorsqu'elle vit que la maternité lui serait refusée, elle mit au premier rang de ses occupations le travail intellectuel, étudia le latin à fond, apprit l'italien et le russe, fit sa philosophie, se nourrit des plus substantielles lectures. Combien de jeunes bachelières en font autant? Combien sauront « habituer leurs enfants à la régularité et leur créer une atmosphère de calme », ainsi qu'Elisabeth Leseur le recommande à une jeune mère dans une lettre inédite? (p. 235)

Vint le mariage, les grands voyages où elle accompagna son mari, les premières touches de la maladie, la

crise d'âme où, gagnée peu à peu par l'influence de l'époux incroyant, entourée d'âmes légères, elle fut sur le point de perdre la foi. Mais elle se reprit bientôt, se retrempa dans l'Évangile, et son retour à Dieu, en 1898, fut le point de départ d'une vie nouvelle tout orientée vers la sainteté. Son Journal, qui s'ouvre le 11 septembre 1899, en est l'émouvant, indiscutable témoignage. Chose curieuse, admirable travail de la grâce : Elisabeth Leseur eut à résoudre le problème, à vaincre le doute, à franchir le tunnel enfin, à elle seule. Ce n'est qu'en 1903 qu'elle rencontra le R. P. Hébert, des Frères Prêcheurs, qui devint alors le père et l'ami de son âme, et, autant qu'on en peut juger, le conseiller de ses lectures, le guide de ses études désormais entièrement orientées vers la doctrine de l'Église.

A partir de cet instant, tous les détails, même les plus petits, de cette existence, en tracent l'ascension ininterrompue. Cependant Elisabeth ne s'abstrait de rien de ce qui l'entoure. Famille, amis, société, reçoivent seulement d'elle, d'abord sans le comprendre, un rayonnement de plus en plus manifeste. Elle, pourtant, ne se fait pas d'illusions ; et si elle ne subit pas les influences du monde, elle les regarde s'étendre autour d'elle avec tristesse et compassion : « La vie facile, l'argent devenant le grand moteur, l'absence de toute règle morale... extérieure à soi-même... en somme l'anarchie dans les sentiments, dans les idées, et dans la vie, voilà ce qui se dégage peu à peu de ces milieux... d'autre part la société est atteinte d'une espèce de danse de Saint-Guy morale qui ne permet plus de penser et de vivre seuls (1)... »

Elle apprend donc à ne compter sur personne, à accepter en silence les déceptions, les incompréhensions des êtres chers, à ne rien espérer d'aucune créature; mais elle sait, et de plus en plus, que tout vient de Dieu, que de lui on peut tout obtenir; et avec une généreuse simplicité, elle

(1) Lettres inédites, pp. 159 et 249.

laisse entrevoir aux autres le secret de sa vie intérieure. Toujours raisonnable, toujours clairvoyante, — c'est une des dominantes de sa spiritualité — elle a connu que « la vie surnaturelle ne s'acquiert ni par les mêmes moyens ni par le même travail que la vie purement intellectuelle (1) ». Ce qui y est requis, c'est le don total de soi-même; encore faut-il, pratiquement, l'organiser, ce don, le rendre quotidiennement réalisable par deux moyens essentiels : la règle de vie — l'oraison. Elle s'y attache avec ténacité. Elle recommande sa méthode même aux amis incroyants. D'ailleurs elle est devenue apôtre ; même avec des savants comme Le Dantec, son argumentation est sans réplique, et celui-ci dit à sa femme, en l'envoyant près d'elle : « Va prendre ton bain de sérénité (2). » Des âmes en quête de la foi s'ouvrent à elle. Elle en discerne les vocations, elle aperçoit les difficultés qui les y arrêtent. Au peintre Duvent, qui naturellement était frappé par les choses extérieures, et gêné par elles, elle répond : ... « Rien ne vaut ce qui sort des profondeurs de l'âme... Je ne suis pas trop difficile sur la forme que prennent les manifestations extérieures. Ceux qui les font sont peut-être bien gauches... mais... elles ont peut-être plus de valeur aux yeux de Celui qui descend aux profondeurs que tous les efforts que je fais, moi, plus raffinée, pour balbutier des mots d'adoration... Nous valons tous beaucoup devant Dieu parce que nous avons la belle étincelle divine... (3) » — A une amie, elle écrivait (4) : « Tenez bon au milieu de cette douloureuse sécheresse dont vous me parlez, qui est, en effet, une tentation pour vous pousser à tout laisser là, et qui est bien connue des âmes vraiment spirituelles. Cela seul suffirait à prouver que vous êtes « marquée »..... »

Ses dons surnaturels allaient croissant, sous l'aiguillon

(1) Lettre inédite, p. 138.
(2) Ibid., p. 346.
(3) Ibid., p. 213.
(4) Ibid., p. 284.

d'un autre moyen encore de sanctification que la règle de vie, la lecture et l'oraison quotidienne.

La mortification par excellence lui fut accordée par les étapes de la maladie cruelle qui dès 1907 en fit une recluse et, en quelques années, la conduisit à la mort. C'est par elle, en elle, que fut conclu le « pacte intime » de son âme avec Dieu. A Rome, elle s'était consacrée au Seigneur. Mais c'est à la clinique chirurgicale de la rue de la Pompe qu'ayant tout accepté, tout renoncé, elle entra dans la confiance totale en la bonté de Dieu, dans l'attente ferme de ses promesses bénies. Cet état « messianique », si l'on ose dire, cette certitude d'être exaucée — et nous savons maintenant qu'elle le fut — s'établit en elle victorieusement en dépit des déprimantes souffrances qui l'accablèrent alors sans répit. On dirait, à lire ces lignes écrites quelques mois avant sa mort, qu'elle est arrivée à regarder, comme du dehors, avec émerveillement, la grâce divine qui vit en elle : « C'est merveilleux qu'on puisse avoir à la fois un tel dégoût, un accablement si grand, et en même temps une grande paix intérieure et une joyeuse union à la volonté divine (1)... » Je ne puis m'empêcher de rapprocher ces mots de quelques paroles échappées à une âme qu'avait vaincue la grâce et que pressurait aussi la souffrance : « Jésus seul a tout fait, mais je l'ai laissé faire. Tout est là, laisser faire... Comprendre sa faiblesse et dire : Agissez, Seigneur; moi, je veux *tout* ce que vous voulez, et ne plus se soucier de rien (2). »

Faut-il ajouter encore quelque chose?

Oui, car, en Elisabeth Leseur, et cette biographie en témoigne, jusque sur les sommets de la sanctification, le charme humain subsiste, nous la rendant accessible, et d'autant plus proche que c'est un charme tout français,

(1) Lettre inédite à sa mère, p. 310.

(2) Lettre inédite d'Ève Lavallière, *La Vie Intellectuelle*, nov. 1930, p. 202.

et l'on peut dire tout classique. Les notes de sa personnalité sont la discrétion et l'harmonie; elles se retrouvent dans sa vie intérieure. Cette femme qui disait à son mari lui lisant un discours qu'il devait prononcer à une assemblée : « Tu as prodigué les adjectifs, et je ne les aime pas beaucoup » (p. 242), a gardé jusque dans les élévations sublimes de l'âme la crainte de l'excès et du déclamatoire, le goût de la retenue, de la pudeur. Me souvenant de ce que m'a dit d'elle notre cher Père Hébert, et lisant le récit de son agonie, je songeais ce soir à cette agonie qu'immortalisa Bossuet, à celle de la princesse Henriette d'Angleterre. M^me^ de la Fayette se trouvait auprès d'elle quand la saisit le foudroyant malaise, et elle écrit : « Je m'aperçus, pendant qu'on la délaçait, qu'elle avait les larmes aux yeux... et je lui dis, en baisant ses bras, que je soutenais, qu'il fallait qu'elle souffrît beaucoup. Elle me répondit que cela était inconcevable. »

Discret aveu d'une intolérable douleur qui se contient et se mesure, et ne fait qu'onduler à peine, sous le mortel frisson, la ligne d'une inflexible harmonie, voilà jusqu'où va, chez nous, la haine des adjectifs; et voilà comme, à défaut de princesse du sang royal, meurent chez nous une Elisabeth Leseur, une Ève Lavallière, une Thérèse Martin...

En quittant le livre bienfaisant du R. P. Leseur, la pensée se reporte vers d'autres âmes de lumière qui furent nos contemporaines. L'une, brillant maintenant sur les autels, après avoir vécu dans l'obéissance une vie cachée et, en apparence, tout unie : sainte Thérèse de Lisieux. L'autre, une simple mère de famille, accablée des soucis du foyer, des charges de la maternité, une femme « très ordinaire » dont le journal sans phrases a seul révélé l'intimité mystique et le haut degré spirituel : Lucie-Christine. La troisième, enfin, cette pécheresse devenue pénitente, qui ne put et ne sut que souffrir — se cacher, croire, aimer, contempler, expier, et mourir — Ève Lavallière.

Quel temps que le nôtre! Oui, « quel temps fut jamais plus fertile en miracles » ? Si nous étions plus attentifs à l'infinie miséricorde de la grâce que penchent vers nous, versent en nous, de tels exemples, quels fruits ne recueillerions-nous pas? Elisabeth Leseur démontre par sa vie qu'on peut mettre de l'unité dans une existence qui demeure mondaine au dehors, que tout devoir, tout instant, peuvent être sanctifiés.

A chaque âme éprise d'idéal de lire maintenant, de méditer et, à son tour, de rendre grâces.

Marguerite Aron.

Lettres du Bienheureux Jean Dominici

Jean Dominici naquit à Florence en 1357. A dix-sept ans il entre chez les Prêcheurs de Santa Maria Novella. Très fervent dès le début, il est bientôt acquis à l'œuvre de réforme entreprise par le B.x Raymond de Capoue. Envoyé comme lecteur en théologie au couvent des Saints-Jean-et-Paul de Venise en 1387, il y rouvre l'ancien couvent de Saint-Dominique pour en faire la pépinière de la réforme. En 1393, il fonde le monastère des dominicaines du Corpus Christi, *dont il gardera toujours la direction spirituelle. L'année suivante R. de Capoue le nomme vicaire général de toutes les maisons réformées en Italie. Banni de Venise en 1399 (cf. lettre 6), il séjourne au couvent réformé de Città di Castello, puis à Florence où il prêche, fonde en 1406 le couvent réformé de Fiesole, rédige vers le même temps sa* Lucula noctis, *enfin dirige, après la mort d'Innocent VII, la mission florentine envoyée au conclave. Deux ans plus tard, le nouveau pape, Grégoire XII, le fait archevêque de Raguse et cardinal. Le reste de sa vie appartient à l'histoire politique. Il joue un rôle fort important au concile de Constance (1414-1418), est nommé par le pape Martin V légat en Bohême et Hongrie (1418), et meurt à Buda le 10 juin 1419. Il fut béatifié en 1832 par Grégoire XVI.*

Parmi les œuvres partiellement inédites de J. Dominici, il nous reste 42 lettres aux Sœurs du Corpus Christi (1). *Dix-sept d'entre elles ont été éditées, non sans coupure et avec quelques fautes, par A. Biscioni* (2).

(1) Ces lettres, sauf deux, sont en italien, et non en latin comme l'écrit M. Dehove, *Dict. Théol.*, t. IV, col. 1663.

(2) *Lettere di Santi e Beati Fiorentini.* Milano, 1839.

Toutes ont été colligées à nouveau et transcrites par les soins du T. R. P. Mandonnet d'après le manuscrit Magliabechiano XXXV, *8, 88 de Florence.*

Des cinq lettres ici offertes (nos 3, 6, 9, 12, 17 de la collection) et dont la traduction française paraît pour la première fois, deux (3, 6) sont inédites; les autres font partie du recueil Biscioni. L'on a voulu par ce choix présenter sous un jour divers une physionomie singulièrement vivante et riche, où l'exacte théologie voudrait peut-être quelques retouches, en plus d'un point.

fr. A.-M. F.

Lettre III

Aux Sœurs du « Corpus Christi »

La lettre peut se dater exactement, elle nous donne en outre la date précise de l'installation des Sœurs dans le monastère. L'événement dont il s'agit s'est passé un jeudi jour de l'octave du Saint-Sacrement et vigile de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, durant le chant des premières vêpres.

Les Sœurs ont aussitôt fait avertir le Bienheureux qui résidait au Couvent des Saints-Jean-et-Paul. Il était au chœur, chantant les matines du lendemain. Dès l'annonce de la nouvelle, il leur écrit.

Comme il le rappelle dans sa lettre, trois années juste se sont écoulées depuis le 28 juin 1394 où les Sœurs ont commencé d'habiter le monastère. Nous sommes donc au 28 juin 1397.

Depuis l'origine, le nombre des Sœurs s'est augmenté. Elles sont maintenant soixante-douze.

Inédite, et traduite ici d'après le manuscrit, la lettre nous offre un témoignage sur l'usage encore assez restreint de la sainte Communion dans les monastères de Sœurs à la fin du XIVe siècle. Même en l'octave de la fête de leur couvent, les Sœurs du Corpus Christi *n'ont pu communier. Les* Admonitiones *d'Hermann de Minden, de 1286-1287, indiquent que le jour où elles devaient communier, les Sœurs entendaient un sermon du frère qui avait la charge de leur couvent : « Tempore communionis provideat prior, quod sermones fiant eis (sororibus), potiusque fiant in vigiliis quam in fes*

tis » (1), *ceci pour ne point faire concurrence avec les sermons donnés dans les églises des frères au jour même de la fête* (2). *C'est ainsi qu'en ce 28 juin, à la fois octave du Saint-Sacrement et vigile des Saints Pierre et Paul, nos Sœurs avaient droit et à la communion et au sermon. Privées de l'une et de l'autre, le Christ leur a donné lui-même compensation.*

Les mêmes Admonitiones *du Prieur de Teutonie aux Sœurs de sa province portent le conseil suivant : « Moneo « insuper sorores, quod vocent fratres, sicut possunt, rarius, « utilitate vel necessitate legitima non existente, cum ipsi « scolis,* choro, *studio, confessionibus et aliis observanciis « proprii ordinis debeant intendere* (3). »

Peut-être les religieuses du Corpus Christi *abusaient-elles parfois de leur prédicateur. Mais, dans l'occurrence, l'on devine leur émotion.*

Je balançais du pour au contre pendant le chant des matines quand je fus tiré du chœur par votre messager qui me raconta ce qui s'est passé dans votre église, que, sur l'heure des vêpres, un grand vent s'étant levé soudain fit se pencher le calice où l'on garde les hosties consacrées, vrai Corps du Seigneur Jésus; que la plupart d'entre elles, je ne sais combien, furent projetées à travers l'église, et qu'alors, avec toute la révérence possible, vous les avez recueillies dans un linge propre et replacées en leur lieu. Tandis que le messager me faisait ce récit avec force lamentations, le chantre commença au chœur : « Omnes gentes plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis (4). » C'était là, j'en suis sûr, cette réponse à votre affaire que, trop pressé, je ne trouvais point. Je compris que vos esprits étaient affligés au sujet du Saint Corps, et que le Dieu très haut voulait que je vous dise : « Exultate et jubilate. »

O riches épouses de Jésus, maintenant que j'ai compris

(1) Denifle, *Ueber die Anfänge der Predigtweise der deutsche Mystiker*, in *Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, II, p. 645. Ces *Admonitiones H. prioris provincialis fratrum ord. pred. per theutoniam pro sororibus sue provincie* ne doivent pas être confondues avec la lettre adressée par Hermann aux frères. Denifle, *op. cit.*, 649-652.

(2) Magliabecchiano, XXXV, 8, 88, ep. 2ª.

(3) Denifle, *op. cit.*, p. 645. — (4) Ps. XLVI, 2 (Vulg.).

le sens de cette histoire, je vous écris en hâte, comme je peux. Laissez là toute douleur et peine, et « plaudite manibus », vous qui avez tenu votre époux dans vos mains. Croyez que c'est lui-même, lui qui tire « ventos de thesauris suis » (1), qui a fait et commandé qu'en telle soudaineté se levât un vent aussi violent, qui frappât à votre fenêtre et se répandît dans votre église pour s'en venir faire fête avec vous, courir et baller parmi vous. Il a fait chez vous sa procession, il a jeté le doux époux aux pieds des bien-aimées épouses. Oh! si vous aviez été toutes bonnes, comme l'Époux se serait multiplié selon votre nombre, soixante-douze fois! Pourquoi vous affliger, ô chères épouses de Jésus, d'avoir vu Jésus, sans faute aucune de votre part, entrer chez vous, courir sur le pavé de votre église ? Oh! s'Il vous avait trouvées meilleures, Il n'aurait pas seulement passé par votre église, Il serait monté au dormitorium, Il aurait visité les cellules de ses bien-aimées, consacré les autres pièces de sa sainte maison. Pensez que Jésus, bien-aimées, n'a pas voulu que le calice tombât de l'autre côté de l'église par dehors (2), mais bien dedans, parce que le matin, après avoir traversé l'église, on l'avait porté en procession dehors, autour de votre monastère, avec toute la révérence et dévotion dont avait été capable notre fragilité. Vous, vous étiez dedans, enfermées, et Jésus avait été emporté dehors. Il vous aime tant qu'Il a voulu vous donner sa présence à découvert, et non plus caché dans un vase, lui qui, le matin, visible sous le verre, avait fait le tour de votre monastère avec le peuple dévot.

Autant que mon ignorance y voit clair, c'est pour quatre raisons que mon Seigneur Jésus est descendu chez vous : et vous, comme Siméon, vous L'avez tenu dans vos bras, et toutes stupéfaites de ce coup nouveau, au lieu de chanter : « Nunc dimittis (3) », vous avez pleuré. O craintives petites brebis! Pleurez si l'adversaire visite

(1) Ps. CXXXIV, 7.
(2) Le calice était placé dans une ouverture au fond du chœur.
(3) Luc, II, 29.

votre maison, mais exultez quand c'est Jésus qui vient. Rentrez en vous-mêmes, considérez quel don vous avez reçu quand dans vos propres mains vous avez vu Jésus. Maudits soient les respects! Il me semble entendre Jésus qui crie : « Je voudrais qu'on me portât en procession par tout le monastère au milieu de mes bien-aimées. Et puisque nul ne me porte, j'irai moi-même tout seul. Je vois bien que je devrais le faire, mais je crains les morsures des loups qui mènent grand tapage pour empêcher que j'entre et ne fasse là-dedans besogne utile et nécessaire. »

La première raison, je la trouve dans l'âge qu'a pour l'heure le monastère. Il vous souvient qu'en 1394, après les Vêpres, comme aujourd'hui en la Vigile des Apôtres Pierre et Paul, j'ai donné l'habit à plusieurs d'entre vous qui passèrent la nuit dans le monastère, et ce fut alors qu'il commença d'être habité par ses élues. A cette heure, trois années se sont écoulées, c'est aujourd'hui l'octave de la fête de Jésus, Il a montré que, comme vous étiez entrées chez lui, Lui est entré chez vous, et peut-être est-il tombé autant d'hosties parmi vous qu'il y en eut dans le calice quand pour la première fois vous le reçûtes. O grande manifestation du Seigneur, les trois années achevées, alors qu'on chante : « Venio Roman iterum crucifigi » (1), Il entre dans sa nouvelle Rome, je veux dire l'amour : si ce n'est pas Rome, toi, ô sœur, change de vie. Vous savez que ce numéro trois est sacré, et très agréable à Dieu à cause du mystère de la Trinité. Ce nombre accompli, il est donc venu à vous, de nouveau, Il a reconnu sienne cette maison, et de même qu'il y a trois ans Il se mit à vous visiter par l'affliction chaque jour, comme pour renouveler les persécutions et les croix, ainsi je pense qu'Il veut revenir pour être crucifié en vous et vous donner avant six mois peine temporelle et couronne spirituelle. Plus la croix sera grande, plus vous devez vous en réjouir puisque cela vous rapproche de Jésus qui eut, Lui, une Croix plus haute que toute

(1) Ant. ad Magn. I Vêp. SS. Petri et Pauli.

croix, plus haute qu'on ne peut le dire. Voilà ce que Jésus me poussait à vous écrire, et ma triste paresse me tirait en arrière, mais cette histoire m'a fait choisir le pour : aussi commençai-je : « je balançais du pour au contre ».

La seconde raison m'apparaît quand je pense que cette affaire s'est passée juste alors que s'achevait l'octave du Christ, après le *Benedicamus Domino* de Vêpres, car ensuite on n'en fait plus mention, toute la fête est consacrée aux Apôtres. Bien-aimées de Jésus, quand vous eûtes achevé cette fête du Corps du Christ, qui est votre fête, Lui a voulu vous montrer qu'elle lui avait plu, et il est descendu parmi vous. Et tout cela me fait souvenir de vos soupirs, de vos importunes demandes pendant cette Octave, que vous ne vouliez quitter le chœur, mais rester là, sans cesse, toutes, pour contempler le Saint Sacrement. On L'avait mis, durant l'octave, dans le tabernacle sur la fenêtre, et pour que vous le vissiez désormais à découvert, Il s'est jeté à terre au milieu de vous, et ainsi prit de vous congé. Vous le savez sans doute, au moment de quitter l'épouse, l'époux lui témoigne à nouveau son amour. Votre Époux vous a traitées de même pour vous enflammer à le servir de tout votre amour, et Il vous donnera sa présence comme récompense dernière, et alors ce ne sera plus dans un linge, c'est-à-dire indirectement, mais face à face que vous pourrez le voir et l'embrasser. Il a trouvé plus de plaisir à votre fête qu'à la nôtre et s'est quasi départi de chez nous pour descendre chez vous, se mettre dans vos mains, afin de vous inviter à vous tenir à l'église avec plus de révérence et de dévotion, à Le prier plus amoureusement, songeant que Dieu lui-même a consacré, par sa présence, le pavé de votre église. Il y aurait long à dire ici, mais je ne puis davantage.

La troisième raison est pour me corriger, moi et d'autres encore. Votre désir serait, quant à vous, de communier souvent, et Dieu lui-même sait bien qu'il y en a parmi vous que je communierais volontiers chaque jour,

mais je suis arrêté par l'opinion commune et par plusieurs autres considérations, et je ne crois pas que celles que je communierais tous les jours en fussent meilleures que les autres. D'autre part, je me dis qu'elles ont plus grand besoin de recevoir souvent une telle médecine. O méchant que je suis, paresseux, sans ferveur, avare, indigne de traiter un si grand sacrement! et surtout ce jour-là je voulais, je devais communier un grand nombre d'entre vous, et c'est ma négligence, ma paresse, ma tiédeur qui m'ont dissuadé de le faire. Ce que j'ai omis le matin, le Seigneur Jésus est venu, et l'a fait après Vêpres, afin que l'une ou l'autre d'entre vous, voyant Jésus à terre, le reçût en esprit et que, le tenant dans ses mains avec toute sa révérence, le contemplant de tout son désir, elle n'eût plus motif à pleurer.

Voici enfin la quatrième raison. Vous savez que je devais prêcher à Vêpres, vous parler de l'immense amour que montre Jésus en se donnant à ses fidèles dans un si grand sacrement. Car après vous avoir communiqué ses œuvres par la création, puis ses dons en accordant toute chose à l'homme, Il avait enfin donné sa propre personne parce que l'amour ne garde rien à lui, mais livre tout. Tel était le sujet du sermon, et moi, à cause de mon peu de ferveur, de ma volonté propre, n'écoutant que mon plaisir, je ne vous proposai point la parole divine : je n'en étais pas digne. Mais le Bien-Aimé n'a pas voulu que vous fussiez privées d'entendre cette vérité. Aux négligences de ma bouche lourde, de ma langue enchaînée, Il a remédié, le Bien-Aimé, par sa présence dont Il vint vous faire cadeau.

Si j'avais vu que cette affaire fût arrivée par votre faute, je vous aurais reprises. Mais comme je ne puis rien trouver que de bon dans vos procédés, j'ai voulu vous réconforter par ces lignes hâtives, que je vous écris sans trop y réfléchir.

Dieu vous conserve en sa grâce. Amen.

Venise, 28 juin 1397.

Lettre VI (1)

Très aimantes et bien-aimées filles, engendrées dans le côté sanglant du Christ,

Depuis que la divine largesse a répandu sur vous toutes ses bénédictions spirituelles, sachez que pour le présent — le porteur de cette lettre vous le dira de vive voix — je me suis fixé à Citta di Castello, comme l'étoile de la boussole maritime qui sur sa pointe enfin s'arrête, prête à répondre au moindre mouvement.

Ah! qu'il me tardait de trouver ce point fixe, et maintenant, l'ayant trouvé, puissé-je m'y tenir. Je vous écris pour que vous priiez Dieu à cette intention et pour vous presser de vivre — je le demande à Dieu! — en cette manière qu'enseignait le doux Christ, au jour où en plein ciel tout découvert, tandis qu'une pointe aiguë le venait du sol transpercer, son beau corps était à peine couvert.

O tout petit, nu, et qui a froid et pleure, remuant ses petites jambes dans le foin! Rien à manger pour lui dans la crèche, nulle provision dans la besace : le petit enfant, il prenait le lait du sein maternel, et le laissait tout vide, le remplissant du chœur des anges quand la douce petite bouche venait se reposer dessus.

Point de lit pour lui au monde : la terre nue, ou la petite mangeoire. Le repos qu'il se réserve, c'est l'amoureuse croix noueuse.

Nulle maison, aucun toit. Il naît dans une grotte naturelle, sur la roche, au flanc d'un mont.

Peu d'amis. Ses barons sont le bœuf et l'âne. Il n'a que les Apôtres, et qui fuient à la Passion, le laissant monter tout nu, couronné d'épines, sur la Croix.

O l'heureuse vie, de piété toute libérée dans l'amour : parcourir le monde tout seul, emportant avec toi tous tes trésors, et ainsi courant par la terre épineuse, ne lais-

(1) Magliabecchiano XXXV, 8, 88. p. 4. Cette lettre, inédite, est datée de l'exil, Citta di Castello, Florence, où Dominici prêche et réforme des couvents.

ser où s'accrocher l'épine qui te veut retenir ou te ravir quelque lambeau d'étoffe!

O la joyeuse vie! Dieu seul, seul Dieu, ô doux Dieu, ne désirer rien d'autre! O pèlerinage plein de repos, citoyen du ciel! Quelle fête c'est d'attendre la mort pour retourner à la demeure de l'éternel repos, mort sans douleur, qui ne laisse parents au monde, ni terrestres amis, ni créature aucune puisque rien n'est aimé que Dieu. Ah! désirons donc nous tous, et vous toutes qui lirez ces lignes, nous dépouiller de tout ce qui est de la terre, et courons nus à la Croix nue.

Pourquoi tant tarder à faire ce pas? Quelles hésitations timides? Quels regards en arrière? Que balances-tu, et ne te dépouilles au plus vite? Tu crains, ô âme folle, d'aller au Christ aimé, et tu te figures le désirer de tout ton cœur? Ou serais-tu si aveuglée que tu croies trouver vie meilleure que celle du Christ ou veuilles pâture plus délicieuse que le très doux Christ?

Si tu prends ce chemin, tu ne sauras même pas qu'il y a douleur au monde : or tu peux partout le suivre. C'est ce chemin, ô chères filles, que je désire, et m'y engageant, faire rencontre avec vous. Il longe et traverse tout pays, mais il n'est créature au monde qui puisse le barrer. J'attends les ailes toutes prêtes pour m'envoler où l'esprit veut que j'aille. Priez pour que je n'aie sur moi fardeau que des péchés d'autrui, et que je remercie en mon esprit le monde qui pour mon bien particulier a permis cet exil.

Pour vous reposer, au lieu des sermons habituels, je vous envoie huit leçons que j'ai composées à Castello. Je ne sais si je pourrai terminer la dernière cette nuit. Ne les prêtez ni montrez à personne, si ce n'est au Provincial de Grèce, afin qu'il les corrige et vous les rende ensuite. Si Dieu me donne la grâce de réaliser ce mot du Psalmiste : « Multi qui persecuntur (1) me et tribulant me, a testimoniis tuis non declinavi », et de mettre mes méditations par écrit, je vous les enverrai.

(1) *Sic.*

Veillez à vous sentir meilleures que je ne vous laissai. Voici encore un sermon que vous comprendrez et dont vous vous réjouirez si vous êtes bonnes.

Si quelqu'une en particulier me voulait écrire pour le soin de son âme, n'hésitez pas, chère Vicaire, à me mander sa lettre, suivant l'usage ordinaire, sans attendre pour autant que j'y réponde autrement que par lettre commune.

S'il arrivait que Dieu rappelât à Lui notre vieille et vénérable Prieure, faites l'élection selon la règle et m'en donnez le résultat pour la confirmation, ainsi que vous l'expliquera tout au long frère Thomas (1).

Puisque (2) Madonna Agnesia Soranzo n'est pas de celles qui viennent souvent à vous, traitez-la comme une sœur aimée dans le Christ. Dites-lui que je ne veux être privé de ses prières, ni de celles de Madonna di Sant'Andrea : en voilà assez pour toujours.

Les chers procureurs et quelques amies se recommandent à vous dans le Christ.

Je vous recommande ma mère, comme à elle-même vous toutes.

In Jhesu Cristo valete,

Citta di Castello, 17 décembre 1399.

Lettre IX (3)

Aux Vénérables Sœurs du Corps du Christ à Venise

Au moment où je fus banni de Venise, je voulais faire payer en votre nom vingt-cinq florins à Bindo Placiti, et je chargeai donc frère Jean Benoît d'aller au moins lui dire que fr. Jean di Domenico lui faisait dire que le monastère reconnaissait bien sa dette de vingt-cinq florins,

(1) Sans doute le porteur de la lettre.
(2) *Porche.* Peut-être faut-il lire « *benche* » = bien que.
(3) Biscioni, *Lettere,* I, p. 101.

afin qu'un nouveau péché ne vînt pas s'ajouter aux autres. Quant à la vieille dette, c'était pour moi tout perte. Or il paraît qu'on n'a rien fait. *Sit nomen Domini benedictum* (2). Je vous prie instamment de lui envoyer quelqu'un pour lui dire : « Dès que nous le pourrons, nous te rembourserons. Tu es riche, cet argent ne doit pas te manquer. » Ne craignez rien, s'il en avait plus grand besoin, il vous en ferait souvenir. Pour moi, je ne puis plus vous aider dans le temporel. Il me semble que Dieu s'y refuse. Cette conviction m'est venue à l'occasion de deux petits secours que j'ai voulu vous adresser, et pour lesquels j'ai été puni.

Quand je quittai Venise, Jean Benoît me remit deux ducats pour les frais de route et Ser Nicoletto Zani m'en donna cinq autres. Je ne sais comment je fis. Dieu sans doute n'avait pas encore oublié de multiplier les deniers dans ma bourse. Je n'avais rien que ces sept ducats. Je voyageai donc par les hôtelleries avec quatre compagnons pendant six jours, et me trouvai à Castello avec six ducats. Je les remis intégralement au Vicaire du couvent, mon Supérieur. Il me resta par inadvertance dans la poche un bagattin. Je l'en retirai à plusieurs reprises, le jetant chaque fois dans le jardin, mais je l'y retrouvais toujours jusqu'à ce qu'enfin je parvins, grâce à Dieu, à m'en défaire. Là-dessus, frère Jérôme vient à passer, allant de Florence à Venise, et le Vicaire me dit : « Si tu veux envoyer quelque chose aux Dames du Corps du Christ, c'est possible, car j'ai conservé les six ducats pour elles. » Moi qui étais triste, dans mon désir de vous donner quelque consolation, je lui dis d'agir comme Dieu le lui inspirait, et ne m'en occupai davantage. Voilà ce frère Jérôme qui mène son affaire si discrètement qu'il n'était frère, moine ou séculier de nos côtés qui ne vînt à moi de sa part comme en ambassade publique pour me dire, devant tout le monde : « Frère Jérôme te fait savoir qu'avec l'ar-

(1) C'est là une sorte d'« inch Allah » fataliste qui revient dans les lettres toutes les fois que l'auteur conte un ennui.

gent que tu lui as donné il a acheté tant de pièces de fromage pour ces Dames du Corps du Christ. » Et cela revient si souvent qu'à l'entendre on croirait que toutes les brebis de Parme sont à ma solde. *Sit nomen Domini benedictum.*

Par la suite le Vicaire, qui depuis est mort dans les neiges, venant à passer, me demande si je n'avais pas de commissions pour Venise. Je le priai de vous visiter souvent pour moi et, toutes les fois qu'il aurait quelque argent dont il pût disposer librement, de vous en donner de ma part quelque chose. Pour cette seule parole je crois que Dieu a permis qu'une nouvelle calomnie s'élevât contre moi. On a dit en effet publiquement que l'on avait trouvé sur le Vicaire quatre cents ducats que je lui avais remis pour qu'il vous les portât. Il me semble qu'en tout cela le doux Dieu m'avertit de ne plus m'occuper de choses terrestres, où je ne réussis qu'à être douloureux à moi-même et bonasse pour autrui. Ainsi ferai-je désormais, et bien volontiers.

En voilà des niaiseries! Hélas, c'est que j'en suis plein, et c'est aussi pour vous montrer comme j'en use familièrement avec vous.

Je reçois de nombreuses lettres de Sandro, et qui me font bien plaisir. Mais j'ai décidé de n'écrire à aucun séculier, quelle que soit sa condition, non plus qu'à frère ou Sœur en particulier.

Je vous recommande toutes à Dieu. J'ai eu des nouvelles de Sœur Claire de Pise, et de sa résurrection. *Deo gratias.* Ayez bonne patience : *nondum enim deletum est scriptum iniquitatis meae* (1). Je vous suis une cause de souffrance : *Deo gratias.* Que lui vous soit cause de joie. En lui salut.

Donné à Florence, 3 février 1400.

Vester totus,

(*A suivre.*) frater JOANNES DOMINICI.

(1) Ce n'est pas encore la fin de mes péchés.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les « Œuvres pastorales » du Cardinal Mercier

Le Cardinal Mercier mourut le 23 janvier 1926. Il n'est pas de ceux que le temps soumet à la loi commune de l'oubli; il semble au contraire que, comme un massif de montagnes, le recul favorisera une meilleure compréhension de sa grandeur. Depuis cinq ans, il ne se passe, pour ainsi dire, pas un jour sans que la cathédrale de Malines voie des visiteurs, venus de partout, s'agenouiller devant sa tombe pour y vénérer ses vertus et implorer son intercession; la fin de ce mois verra l'inauguration solennelle de la chapelle construite pour recevoir son mausolée : un sobre sarcophage de marbre noir sur lequel repose l'effigie en bronge du cardinal défunt; ce chef-d'œuvre, dû au talent du R. P. Ephrem-Marie de Kcynia, est d'une saisissante évocation du spectacle qui s'offrit aux milliers de personnes qui défilèrent, il y a cinq ans, dans la chapelle funéraire de l'archevêché de Malines. Au cours du mois de mai prochain, l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain inaugurera une statue du même artiste : au monument de l'archevêque répondra celui du pionnier de la restauration thomiste.

Quelque expressives que soient ces deux remarquables réalisations de la statuaire, bien plus parlante encore est l'image du Cardinal Mercier telle qu'elle se dégage

de la collection des *Œuvres Pastorales* (1). Dire brièvement la valeur de ces sept volumes, faire entrevoir tout ce que nos contemporains peuvent y trouver, telle est l'agréable mission que nous avons accepté de remplir auprès des lecteurs de *La Vie Spirituelle.*

*
* *

Le Cardinal Mercier commença lui-même, en 1911, la publication de ses *Œuvres Pastorales;* il voulut ainsi étendre à tous ses diocésains les enseignements et les encouragements que les vicissitudes de son action pastorale lui avaient fait donner à des auditoires particuliers : inspiration providentielle, destinée à faire rayonner, bien au-delà du cercle de ses ouailles, l'influence bienfaisante de l'archevêque de Malines. Le Cardinal ne put mener cette édition que jusqu'à la fin de l'année 1918; des soins dévoués ne manquèrent pas de la compléter; le dernier volume parut l'an dernier et couronna toute la collection par une table analytique générale très complète de 120 pages; grâce à ce précieux supplément, les *Œuvres Pastorales* sont devenues un répertoire facilement abordable : sur tous les problèmes et sur tous les aspects de la vie chrétienne dont le grand prélat eut à traiter au cours des vingt années de son épiscopat, on retrouvera désormais, sans peine, la pensée du Cardinal. Parcourez cette longue table et vous aurez de suite une grande idée de la richesse que renferment les 447 documents échelonnés entre le 30 janvier 1906 (oraison funèbre du Cardinal Goossens, archevêque de Malines, prononcée par Mgr Mercier, Président de l'Institut Supérieur de Philosophie de Louvain) et le 18 janvier 1926 (lettre dictée par le Cardinal Mercier sur son lit de mort pour rappeler à ses prêtres la grandeur de leur ministère sacerdotal).

(1) Card. D.-J. Mercier, *Œuvres Pastorales.* 7 vol. in-8°. Louvain, E. Warny. 1914-1929. Prix du vol. : 25 fr. (I-VI), 40 fr. (VII).

*
* *

Si nous cherchons à caractériser cet ensemble considérable, nous ne trouverons pas de formule plus heureuse que le titre donné par Mgr Noël à un recueil de pages choisies du Cardinal Mercier publié à Paris en 1918 : *le Christianisme dans la vie moderne.*

De fait, rien ne frappe davantage le lecteur des *Œuvres Pastorales* : le Cardinal est sans cesse préoccupé de faire comprendre comment toute la vie humaine n'a sa raison d'être qu'en Dieu, comment l'homme n'est pleinement satisfait que par sa soumission filiale au plan de la Providence, comment l'amour de Dieu et la prière doivent être l'âme de la vie quotidienne : « Quoi que l'on fasse, au fond de tous les problèmes, il y a le problème religieux, parce que l'homme responsable de ses actes se reconnaît l'obligation d'agir moralement et que la morale n'a de fondement immuable que dans l'autorité souveraine de Dieu » (t. VII, p. 402). Cet extrait d'une lettre du 30 juillet 1924 à une personnalité américaine est le thème sur lequel le Cardinal revient presque constamment; il le développa dès sa première lettre pastorale (24 mai 1906, t. I, pp. 62-63) : « Le bonheur, dit admirablement saint Augustin, c'est la joie puisée dans la vérité, *beata vita est gaudium de veritate.* Sois donc sincère avec toi-même, mon Frère, suis les lumières de ta conscience : elle te mettra de prime abord en présence d'un idéal de grandeur morale auquel elle te commandera de subordonner tes instincts et de plier tes passions... elle te suggérera d'aimer les autres hommes comme des frères, et à mesure que tu t'appliqueras à les aimer loyalement, effectivement, tu sentiras naître et grandir en toi l'amour de Dieu, car la paternité divine est le principe et l'unique garantie de la fraternité humaine... Le vrai chrétien est celui qui, conformant sa vie aux prescriptions évangéliques, aime Dieu comme son père, par dessus toutes choses, et son prochain comme son frère, par amour pour Dieu. »

Cette subordination de sa vie à Dieu, l'homme doit la réaliser, la consolider et l'intensifier par la prière. Tout chrétien, s'il veut vivre comme sa foi le lui demande, doit prier; il doit méditer, il doit — le Cardinal n'hésite pas à le dire pour tout chrétien — pratiquer *l'oraison mentale*. A un auditoire de religieuses et à leurs jeunes pensionnaires, le Cardinal Mercier disait (t. I, p. 76) : « La méditation n'est pas uniquement pour les âmes cloîtrées, elle est pour tous les chrétiens. Toute âme doit réfléchir, méditer, s'étudier, savoir ce qu'elle fait en ce monde, ce qu'il y a de ressources en elle pour vivre et se perfectionner sous le regard de Dieu. Vous devez vous connaître et connaître Dieu. La méditation doit orienter chacune de nos journées. »

Dans une lettre pastorale de la fin de la guerre (8 septembre 1918, t. V, pp. 604-606), il s'adressait à tous ses diocésains : « Si vous vous faites de l'oraison intérieure un épouvantail, c'est que vous la comprenez très mal... Faire oraison n'est pas la chose compliquée que vous vous imaginez, mais la chose la plus simple du monde... Dieu est un Père pour nous; son Fils, son Christ est Dieu et Homme; comme Dieu, il est notre Père; comme Homme, il est notre Frère; Homme-Dieu, il est notre Sauveur, notre Ami... Marie, sa Mère, est notre Mère, notre Médiatrice, notre Protectrice; les anges et les saints sont, dans le royaume spirituel, nos frères et nos intercesseurs... Qui ne serait capable de parler à son Père, à sa Mère, à ses Frères ? Qui ne serait capable de leur dire, tour à tour, ses hommages d'adoration, d'action de grâces, de vénération, d'affection, ses désirs et ses vouloirs de soumission, d'imitation ? Or, faire cela, c'est faire oraison. »

La prière ainsi conçue donne à l'homme une force que rien ne peut abattre. « Le découragement ne vient pas de Dieu, il vient d'une résistance de notre amour-propre à la loi imprescriptible du devoir » (t. VI, p. 178).

Car la prière apprend à l'homme à voir en toute situation une manifestation de la volonté adorable, et toujours

aimable, de Dieu : « Le devoir de l'homme se concentre sur un point, l'action du moment présent. A quoi donc se réduit, pour chacun de nous, le jeu des causes secondes dont la Providence tenait, dans notre passé, les fils ? A une chose unique, à préparer le moment présent. C'est ce moment donc; c'est la disposition providentielle d'aujourd'hui que nous voulons adorer, bénir et, fût-ce avec des serrements de cœur ou même des frissons, intrépidement réaliser. » (t. I, p. 23.)

*
* *

Le Cardinal prêchait la force intérieure, fruit de la foi et de l'amour de Dieu. Il la vécut, avec une inébranlable intrépidité, au cours des quatre années de la guerre; et il sut alors la communiquer à ses prêtres et à ses fidèles en une longue série de lettres et d'allocution qui forment le tome V des *Œuvres Pastorales*. Le monde entier a tressailli d'émotion en lisant les pages vigoureuses que l'Archevêque de Malines écrivit pour revendiquer les droits de la justice en face des iniquités de l'envahisseur. Mais on a peut-être moins remarqué toute la valeur de formation religieuse, l'admirable théologie de la souffrance chrétienne qui ne manqua jamais d'accompagner les protestations. N'est-ce pas là cependant ce qui donne à cette activité pastorale du Cardinal Mercier, au temps de la guerre, l'intérêt le plus durable ? Tout homme rencontre l'épreuve au cours de sa vie : à tout homme donc, il est bon de connaître le sens de la souffrance. Certes, ce cinquième volume des *Œuvres pastorales* contient à chaque page l'écho des circonstances tragiques qui en dictèrent la composition; son actualité n'en est pas pour autant limitée aux années 1914-1918 : à tout homme il apprendra comment il faut souffrir.

Dès les premières pages de la pastorale *Patriotisme et Endurance* (Noël 1914), le Cardinal conduit ses diocésains au grand modèle : « Je regardai mon crucifix; je contemplai Jésus, le doux et humble agneau de Dieu,

meurtri, enveloppé de son sang comme d'une tunique... Et le murmure s'arrêta sur mes lèvres... Le chrétien est le disciple d'un Dieu qui s'est fait homme pour souffrir et pour mourir. Se raidir contre la douleur, se révolter contre la Providence parce qu'elle permet la souffrance et le deuil, c'est oublier ses origines, l'école où l'on a été formé, l'exemplaire que chacun porte incrusté dans son nom de chrétien, qu'il honore à son foyer, contemple sur l'autel devant lequel il prie, et souhaite sur la tombe où il doit dormir son dernier sommeil. » (t. V, pp. 50-51.)

Dès lors, il ne cesse plus de redire la valeur sanctificatrice et expiatoire de la souffrance, comment la solidarité, qui unit tous les chrétiens à leur Rédempteur, leur fait un devoir de porter la croix et de vivre la Passion; sans relâche, il prêche les sublimités du mystère chrétien pour que tous y trouvent lumière et réconfort; il ne se fatigue pas d'exploiter toutes les richesses de l'Écriture, de saint Paul surtout, pour y faire voir comment il faut « recevoir à genoux, avec plus de reconnaissance encore que de respect, chaque petite parcelle de la sainte croix » (p. 206).

Quelle conviction communicative, quelle vigueur entraînante, dans les exhortations dont il souligne la portée de ses enseignements doctrinaux! « Vous êtes à la merci des événements, tandis que vous devriez les dominer. Vous obéissez à vos émotions, tandis que vous avez le pouvoir et le devoir de les maîtriser. Faites-les taire, mettez-vous à genoux dans votre chambre, portes closes, « *clauso ostio* », ou, dans le sanctuaire où notre divin Sauveur réside pour nous... et là, dans le silence, vous arrachant à ce qui se passe au dehors et à ce qui s'agite au dedans, demandez à Notre-Seigneur de vous envoyer son Saint-Esprit... Il vous montrera la voie dans laquelle votre conscience doit trouver, à chacune de vos heures de chagrin ou d'angoisse, la vérité, la lumière, la paix. » (p. 314) — « N'ayez pas peur. Vingt fois, ceux qui ont, ces trois dernières années, le plus souffert, en ont fait l'expérience : la réalité acceptée est toujours moins dure

que le pressentiment. Il plaît à la Providence de nous laisser ignorer la nature et la durée des épreuves auxquelles sa sagesse veut nous soumettre : elle sait qu'acceptée au jour le jour, avec son aide, l'épreuve ne dépassera pas nos forces, tandis qu'entrevue en bloc, à l'heure où nous n'avons d'appui qu'en notre faiblesse, elle nous écraserait. » (pp. 456-457)

Inoubliable le frisson qui saisit les auditeurs du Cardinal Mercier lorsqu'ils l'entendirent proclamer du haut de la chaire de la collégiale bruxelloise des Saints-Michel-et-Gudule : « Ne sentez-vous pas, depuis deux ans, que la guerre, l'attention ardente, soutenue que, d'ici même, vous lui prêtez, vous purifie, vous dégage de vos scories, vous recueille, vous fait monter vers quelque chose de meilleur que vous... *Per crucem ad lucem* : du sacrifice jaillit la lumière » (pp. 303-308).

*
* *

Mentionnons encore quelques discours que le Cardinal consacra à la mémoire de quelques grandes figures de l'histoire. C'est le discours prononcé à Meaux, le 29 octobre 1911, où il montre en Bossuet « le chrétien qui vit sa foi jusqu'au bout, qui par toutes les fibres de son âme s'attache à la personne vivante de notre adorable Jésus, s'éprend de sa croix, s'immole à sa gloire » (t. III, pp. 270 ss.). C'est le discours prononcé à Rome, le 14 décembre 1920, sur la physionomie morale de saint Jérôme et de ses initiatives (t. VI, pp. 368 ss.). Ce sont deux discours prononcés à Bruxelles, le 25 janvier 1920 et le 6 juin 1921, à la gloire du poète altissime, Dante Alighieri (t. V, pp. 189 ss., 492 ss.).

*
* *

On comprendra sans peine que ces citations pourraient être multipliées : nous avons transcrit ces passages annotés au cours de quelques lectures faites dans la collection désormais complète des *Œuvres Pastorales;* ces extraits

nous ont paru très représentatifs de la manière du Cardinal Mercier : son âme tout entière passait dans ses paroles et dans ses écrits, avec la richesse exubérante de sa pensée et la chaleur communicative de son zèle. Il en est résulté, dans les dernières années surtout, une composition souvent lourde : ce n'est pas la lourdeur de la pensée qui se cherche, mais la lourdeur de la pensée vivante qui accumule les réflexions, les images et les exhortations; mais ce n'est pas sans ternir parfois cette limpidité qui est le propre d'un classicisme plus froidement raisonné. Par cette féconde surabondance, les écrits du Cardinal évoquent les épîtres de saint Paul : c'est dire que, pour les apprécier à leur juste valeur, une lecture hâtive ne peut suffire; il faut se mettre longuement sous le charme de cette grande âme, subir la contagion de sa foi et de sa charité, se donner le temps de suivre tous les méandres de sa pensée et tous les appels de son cœur apostolique.

A ces conditions, le lecteur des *Œuvres Pastorales* se ménagera des fruits abondants de formation surnaturelle : ses convictions religieuses seront raffermies et développées, sa vie chrétienne s'intensifiera sous le rayonnement du grand évêque qui faisait siennes, bien légitimement, les paroles de saint Paul (t. I, p. VI) : « Dieu a captivé mon âme au service de l'Évangile de son Fils » (Rom., I, 9). Précieuse école de grandeur morale et de sainteté chrétienne, ces sept volumes feront revivre les souvenirs de ceux qui eurent le bonheur d'entendre ou d'approcher le Cardinal Mercier; ils étendront à de nombreuses générations l'influence bienfaisante de ses paroles et de ses lettres.

Une revue belge publiait récemment une lettre d'un jeune colonial : il disait trouver toute la force dont il avait besoin pour supporter l'épreuve de son isolement, dans la lecture des œuvres du Cardinal Mercier. Puissent ses imitateurs être légion!

Malines, janvier 1931.

ÉT. CARTON DE WIART.

Les « Filles de l'Église » et la renaissance du Béguinage de Bruges

Lorsque l'abbé Hoornaert fut nommé, il y a neuf ans, curé du Béguinage de Bruges, il résolut de repeupler l'enclos et d'y faire, en même temps, refleurir les antiques traditions de vie liturgique et contemplative. Il ne restait plus alors de l'institution du XIII^e^ siècle (1) qu'un groupe si réduit de Béguines qu'elles ne pouvaient plus assurer que partiellement l'office choral. Ce groupe semblait d'ailleurs sans avenir, à cause de la limitation trop locale du recrutement. D'autre part, il importait d'adapter aux besoins de l'âme moderne les traditions béguinales, d'une vitalité et d'une richesse très spéciales à Bruges.

Le Béguinage de Bruges date de 1245. A cette époque le béguinisme comptait partout de nombreux adeptes. Les tenants de ce grand mouvement spirituel, soucieux avant tout d'une piété sincère, dégagée de la routine et des formules vieillies d'un certain monachisme à cette époque, voulaient aller à Dieu sans contrainte. Cette spiritualité spontanée, favorisant un mysticisme assez indépendant mais parfois très élevé, avait certaines affinités avec celle de « Amis de Dieu » et des « Spirituels » des bords du Rhin. Elle plongeait ses racines dans le riche terroir du XIII^e^ siècle flamand et empruntait sa sève à

(1) En 1245, Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre et Walter de Marvis, Évêque de Tournai, érigèrent en paroisse l'enclos qu'on appelait alors *Vinea*, la Vigne. En 1299, Philippe le Bel prit l'enclos sous sa protection et l'éleva au rang de Béguinage Princier. Plus tard pour y être admises les Béguines durent faire preuve d'un certain nombre de quartiers de noblesse.

l'admirable tradition qui donnera naissance aux œuvres de Ruysbroec et de Thomas a Kempis. Vu son indépendance, ce mouvement spirituel avait besoin, pour se maintenir dans l'orthodoxie, d'une direction solide. Dans l'Enclos de Bruges, les Béguines furent dirigées pendant des siècles par les Dominicains.

Le chanoine Hoornaert vit tout ce qu'on pouvait tirer d'un tel fond mystique, sympathique aux mentalités religieuses de notre temps, qui accusent un double besoin de simplification et d'épanouissement. Tandis qu'il s'occupait de rendre les diverses maisons du Béguinage à leur destination primitive et semait son idée de restauration par des conférences et des articles, non loin de l'enclos, chez les Bénédictins de Saint-André, Dom Gaspard Lefèvre cherchait à grouper des jeunes filles désireuses de se vouer à l'apostolat liturgique dans les paroisses.

Pourquoi l'antique Enclos de la Vigne n'aurait-il pu prendre à son actif cette idée d'apostolat, puisque la liturgie était essentielle à sa tradition, surtout depuis le XVII[e] siècle, et que sa vie contemplative tendait à n'avoir d'autre source d'inspiration? Les deux hommes et les deux idées se rencontrèrent : l'abbé Hoornaert avait l'Enclos, son église et ses traditions; Dom Gaspard Lefèvre avait quelques recrues jeunes et ferventes qui cherchaient une formation canonique. La jonction, mûrement étudiée, s'opéra, et l'Enclos de Bruges fut envisagé comme le monastère central de l'Institution, la maison de formation spirituelle, d'études et de retraite où, dans la paix et sur une base de vie contemplative, les apôtres de la liturgie se prépareraient à leur apostolat futur.

Rien pourtant ne fut changé aux anciens cadres. Les vieux usages du Moyen-Age furent au contraire remis en honneur. L'obligation du grand office romain, un peu tombé en désuétude, fut reprise d'enthousiasme. A côté de la vie commune, menée depuis les origines sous forme conventuelle, l'Enclos continue à posséder ses « solitaires » qui, après quatre à cinq ans de formation en vie

commune, peuvent selon l'antique tradition se mettre en solitude. Elles restent néanmoins toujours soumises à l'obligation de l'office choral et du chapitre.

Les habitations, assez nombreuses, de l'Enclos, peuvent encore abriter des addictes, sorte d'oblates ou de tertiaires régulières, généralement liées par des vœux privés, et qui participent aux offices et se conforment aux usages des Sœurs.

La procession, qui monte religieusement au chœur pour la messe conventuelle ou la psalmodie, est ouverte par la « Grande Dame » ou supérieure; celle-ci est suivie des professes vêtues de l'antique costume des Béguines de Bruges, auquel, depuis la restauration, le scapulaire ajoute sa note de simplicité monastique. Viennent ensuite les novices, aux guimpes plus simples et au scapulaire court; les postulantes, portant le petit voile noir et la cape; enfin les addictes, dont le voile est bleu.

Le recrutement s'est fait plus large depuis quelques années; à côté des vocations belges, la communauté compte de jeunes recrues venues d'Irlande, d'Angleterre, de France, de Paris notamment, de Hollande.

L'ordre du jour est le suivant :

Lever à 5 heures 30.

A 6 heures 10, psalmodie de Prime, suivie de la première demi-heure d'oraison.

Puis, la messe conventuelle à 7 heures.

Les Sœurs quittent l'église à 8 heures et — après le petit déjeuner — s'occupent des travaux de maison jusqu'à 9 heures, où Tierce et Sexte les ramènent à l'église.

Ensuite se placent les études et divers travaux. None se dit à 11 heures 15, et la seconde oraison suit, jusqu'à midi 30.

Puis le déjeuner et la récréation jusqu'à 2 heures.

Suivant les jours, on se rend alors soit au chapitre, soit à quelque répétition de chant, soit à des travaux manuels.

3 heures ramènent les Sœurs en étude, par exemple à une leçon de latin.

Vêpres sont dites à 4 heures 1/2.

A 5 heures, c'est la conférence spirituelle.

A 6 heures, Complies suivies de la troisième et dernière demi-heure d'oraison.

A 7 heures, le repas du soir et la seconde récréation.

Matines et Laudes sont à 8 heures; puis le monastère entre en grand silence. Le couvre-feu sonne à 9 heures 1/2.

Les trois oraisons silencieuses qui préparent, coupent et clôturent la journée, sont placées à dessein aux heures proches de la messe et de la psalmodie. Il y a là autre chose qu'une coïncidence pratique. Pour les « Filles de l'Église », l'application contemplative et l'activité liturgique se complètent dans une orientation unique : la participation au Sacrifice de réparation et de louange du Verbe à son Père. Le centre de leur vie est la Messe. Toute la dévotion est orientée en ordre principal vers la Sainte Trinité : les Sœurs regardent de préférence la Personne du Père pour incliner leur volonté sous la Providence au début de la journée pendant la demi-heure qui précède la messe; elles considèrent ses attributs et lui offrent son Fils, prêt à s'immoler sur l'autel. Après None, l'heure de la Crucifixion, leurs yeux intérieurs cherchent plutôt le Verbe; elles s'efforcent de renouveler, par la contemplation de ses souffrances et de sa mort, le sacrifice eucharistique du matin : c'est spécialement l'heure d'adoration du Saint-Sacrement. Pendant le recueillement du soir, qui suit Complies, elles appellent l'Esprit-Saint et se livrent à lui. Mais dans cette division trinitaire de la contemplation au cours d'une journée, il ne s'agit que d'une façon de situer son âme. Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ne sont pas trois « sujets » successifs de l'oraison, mais ils la président seulement. Aucune initiative de l'âme n'est refoulée, on ne lui propose qu'une atmosphère dans laquelle elle se placera, si cela lui convient, tout en alimentant sa conversation divine des textes liturgiques, principalement de ceux offerts par l'office du jour.

Les religieuses du monastère groupent la psalmodie des heures comme une couronne autour de la Messe, et chacune, au moment de l'offertoire, va déposer sur la patène l'hostie que le prêtre lui rendra vivante et divine. Ses sacrifices et ses prières se fondent dans le calice aux intentions du Christ, mais les Sœurs ont la dévotion spéciale de prier et de se mortifier pour les membres de la hiérarchie sacerdotale afin que — de plus en plus — l'Église soit l'Épouse sans tache ni ride « agréable à l'Époux ».

Lorsqu'elles auront été formées en nombre suffisant, celles des « Filles de l'Église » que l'on destine à l'apostolat iront établir des centres d'action liturgique dans les paroisses où le clergé les sollicitera. De petits noyaux se formeront alors, qui assureront la formation de scholas paroissiales, entretiendront le linge d'autel et les ornements, organiseront des ouvroirs, formeront des enfants de chœur, aideront au catéchisme, etc., bref s'occuperont de tout ce qui concerne la prière de l'Église qui, selon le mot de Pie X, est « la source première du véritable esprit chrétien ». L'office quotidien et l'oraison sauvegarderont la vie intérieure des Sœurs dans les centres d'apostolat comme au Béguinage où elles reviendront, d'ailleurs, se retremper régulièrement. Les addictes les aideront aussi dans les paroisses, comme elles ont été admises à partager leur paix dans l'enclos.

Pour le moment, le stade de formation n'est pas complètement franchi, le Béguinage n'envoie pas ses filles au dehors. L'éclosion d'une œuvre comme celle-là ne peut se faire que lentement, et ce serait la compromettre que de la hâter inopportunément.

Mais ce que nous en avons vu débordait de promesses. Dans une maison de l'enclos, appelée « Solitude Sainte-Thérèse », on accueille les hôtes qui désirent faire une retraite, participer à la vie liturgique des Sœurs et s'imprégner de leur esprit : celui de l'Église.

En dehors de sa propre beauté, cette œuvre de restau-

ration d'un très ancien monastère offre un grand intérêt d'exemple. Alors qu'aujourd'hui tant d'âmes féminines aspirent à une contemplation basée sur l'étude et que, d'autre part, elles sont retenues loin des cloîtres par une nécessité de travail (nécessité de tempérament, parfois, autant que nécessité matérielle), quels services rendrait un groupement de ce genre à la porte d'une grande ville! Et si, comme à Bruges, la vie canoniale et l'atmosphère de recueillement y étaient assurées en tous temps, avec des degrés d'accès, différents selon les possibilités matérielles et spirituelles, combien de vies seraient pacifiées, fécondées, heureuses!...

Renée Zeller.

Pour la lecture spirituelle

NOTES D'HAGIOGRAPHIE

Parmi tant d'ouvrages qui nous retracent les vies de nos saints, nous n'en retiendrons que très peu aujourd'hui : saint Augustin nous attire, et l'on aimera sans doute que nous nous soyons attardé avec lui.

I. Saint Augustin (1)

Une biographie de saint Augustin par Giovanni Papini ne pouvait pas ne pas susciter une certaine curiosité : personne n'a encore oublié l'accueil que reçut l'*Histoire du Christ*, il y a maintenant tout près d'une dizaine d'années.

Après tant de travaux sur saint Augustin, nous n'avons évidemment pas à attendre une étude définitive, ni même des aperçus bien originaux. Aussi bien, n'est-ce pas à cela que notre auteur a prétendu. Ce que nous trouverons, dans son livre, ce ne sera pas seulement la vénération du chrétien pour un grand saint, le respect, l'admiration de l'historien devant une œuvre de génie, mais ce sera la sympathie d'un converti pour un autre converti, et surtout la reconnaissance du croyant qui sait toute l'aide qu'il a reçue, à l'heure décisive, d'un exemple particulièrement entraînant.

Saint Augustin et Papini

« Dans la lutte que j'eus à soutenir pour m'évader des « cavernes de l'orgueil, afin de respirer l'air divin de l'ab- « solu, saint Augustin me fut d'un grand secours. Je croyais

(1) Giovanni Papini, *Saint Augustin*, traduit de l'italien par Paul-H. Michel. Paris, Plon, 1930, in-8°, 302 pp. 15 fr.

« voir, entre lui et moi, certaines similitudes : lui aussi « était homme de lettres et amateur de mots, chercheur « inquiet de philosophies et de vérités, tenté même par l'oc- « cultisme, au surplus sensuel et avide de gloire. Je lui res- « semblais bien sûr en ce qu'il avait de moins bon; mais « tout de même je lui ressemblais. Et qu'un homme de cette « sorte, si proche de moi par ses faiblesses, fût arrivé à « renaître et à se recréer me donnait du courage. »...

Et vers la fin de son récit, P. revient sur la même idée :

« Augustin est comme nous. Avant d'appartenir à la sain- « teté, il appartient au grand nombre. Ses péchés sont les « péchés communs à la multitude des hommes : amour de « la femme, de l'argent, de la renommée. Il s'en est affranchi « au prix de très puissants efforts, mais, par ces efforts « mêmes qui révèlent combien étaient fortes les racines de « son humanité, il se rapproche encore plus de nous... De « voir à quel point il nous ressemblait dans le péché nous « donne l'espérance de pouvoir lui ressembler aussi dans la « victoire, et cette consolation accroît encore notre amour « pour lui. »...

Le livre sera; au témoignage de l'auteur lui-même, l'histoire d'une âme, de ses aspirations vers le bien et de ses difficultés à se libérer. On ne voilera pas les fautes : la conversion en paraîtra d'autant plus éclatante. Agir ainsi, c'est se montrer historien consciencieux et c'est aussi manifester la puissance de la grâce qui peut porter ainsi les âmes du « bourbier aux étoiles ».

L'hérédité de saint Augustin

Peut-être, est-il permis de penser que la probité historique de notre auteur s'est montrée bien un peu exigeante et que la question débattue au chapitre V ne méritait pas de tels développements.

« Je courais au précipice avec tant d'aveuglement que, « parmi ceux de mon âge, j'avais honte d'être le moins cor- « rompu; je les entendais se vanter de leurs infamies et s'en « glorifier d'autant plus qu'elles étaient plus infâmes, et je « les imitais avec ardeur, cherchant en cela leur approbation « autant que mon plaisir. »

Telle est la déclaration si connue d'Augustin lui-même : il semble bien quelle nous suffise et qu'elle nous apprenne tout ce qu'il importe que nous sachions.

G. Papini aime les descriptions en quelques traits : « Brû-
« lant comme le sol de son pays, sensuel et passionné comme
« sa race, riche de *vigor igneus* dans sa pensée et dans sa
« prose, Augustin est le plus grand des Africains. Bien qu'il
« écrivît dans la langue de Virgile, bien que la doctrine de
« Platon l'eût guidé avant que le juif Paul ne lui ouvrît le
« séjour de la lumière, il est toujours resté par quelque
« repli de son âme un homme d'Afrique. »

Mais voici qui paraît plus contestable : « Son père et sa
« mère vivaient en lui : un sensuel effréné, un amant mys-
« tique, une avidité de louanges, un humble désir de morti-
« fications; une sensibilité aiguë et subtile qui lui découvrait
« les plus lointains aspects du monde, en même temps
« qu'une raison harmonieuse, une sagesse humaine pleine
« de mesure; une inclination précocement cultivée aux sura-
« bondances de la rhétorique, et une douceur familière qui
« fleurissait en angélique et évangélique simplicité ; un
« remous de passions déchaînées et bouillantes et le pouvoir
« de s'élever aux temples sereins de la métaphysique. »

Papini tient à cette dualité de tendances, et à propos du manichéisme, il écrit encore : « Le fils déchiré de Patricius
« et de Monique trouvait dans le manichéisme comme la jus-
« tification ou, mieux, comme le reflet de sa double nature.
« Le dualisme manichéen s'appliquait singulièrement à la
« dualité augustinienne. Augustin éprouvait en lui comme
« une expérience de chaque jour, la lutte du bien et du mal,
« de la lumière et des ténèbres. Il constatait la présence en
« lui de deux âmes dont l'une cherchait à le conduire à la
« sagesse et à Dieu, tandis que l'autre le ramenait aux ambi-
« tions, le roulait dans les luxures. »...

Mais est-il bien nécessaire de faire appel à toutes ces considérations ? Augustin est jeune, il est païen, il a derrière lui de longues hérédités de païens, son tempérament est exceptionnellement ardent et voilà qui explique bien des choses.

La première conversion

Dans la série des influences qui se sont exercées sur Augustin, il ne faut pas négliger celle d'Apulée. Sa conception sérieuse de la vie, ses convictions philosophiques et religieuses ont dû impressionner l'âme enfantine d'Augustin. Et puis ce sera l'*Hortensius* de Cicéron :

« Ce livre changea mes sentiments, tourna vers toi, Sei-
« gneur, mes prières, m'inspira d'autres vœux et d'autres
« désirs. Je vis soudain combien mes vaines espérances
« étaient méprisables, je désirai la sagesse immortelle avec
« une incroyable ferveur de cœur, et je commençai à m'éle-
« ver pour revenir à toi. »

Augustin résolut de chercher Dieu à travers les Saintes Écritures, mais il fut vite rebuté, il n'était pas encore prêt, son esprit était encore trop attaché aux grâces extérieures, à la forme littéraire : la Bible lui parut ne pas souffrir la comparaison avec les écrits de Cicéron.

Sans doute, ce qu'on appelle la première conversion n'aboutit pas, mais elle laissera au cœur d'Augustin cette douloureuse inquiétude qu'il portera une dizaine d'années et au souvenir de laquelle il écrira :

« Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur
« est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

Il garde le besoin d'une certitude, l'amour de la Vérité. Il préférera la valeur des idées à la beauté de la forme, mais il prétend ne pas se courber devant l'autorité, que ce soit celle de la Révélation ou celle de l'Église, et c'est la crise manichéenne.

« Tu le sais, Honorat, — écrit-il dans le *De utilitate cre-*
« *dendi* —, si nous sommes tombés parmi ces gens, il n'y
« eut qu'une seule cause à cela, c'est qu'ils allaient procla-
« mant que, sans recourir à la terreur de l'autorité et par
« simple et pure raison, ils conduiraient à Dieu ceux qui
« leur prêteraient l'oreille et les délivreraient de toute
« erreur. »

Le retour à l'Église

Mais une intelligence aussi pénétrante que celle d'Augustin a bientôt découvert les contradictions du système. Quant aux beaux rêves de jadis, désirs de richesse et de gloire, toute cela s'est révélé à la longue singulièrement vain et décevant. La vérité serait-elle dans le scepticisme ? Augustin promène son inquiétude de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome et enfin de Rome à Milan. A Milan, il fait la connaissance de saint Ambroise. Papini insiste beaucoup sur le « silence d'Ambroise » et nous dit que les deux saints restèrent étrangers l'un à l'autre, leurs natures étant essentiellement différentes. Mais il ne faut pas oublier qu'Augustin

écrit lui-même qu'il fut accueilli paternellement par Ambroise, qui se montra bienveillant à son égard. Et puis, Augustin se trouvait en présence d'un homme chargé de mille sollicitudes et qui, sans doute, avait plus grande confiance dans le lent travail de la grâce que dans l'intervention trop personnelle du directeur. Ambroise attendait l'heure de Dieu. Son influence sera d'ailleurs décisive; grâce à lui, Augustin quitte définitivement le manichéisme et reste dans l'Église comme catéchumène.

« Une conversion, dit très bien G. Papini, quand elle n'est « pas l'illumination aveuglante et soudaine qui jette à terre « saint Paul, ressemble à la lente convergence de rayons en « un point : ils descendent l'un après l'autre et, tant qu'ils « n'ont pas tous touché leur but commun, la flamme ne « jaillit pas. Une seule de ces flèches solaires ne pourrait « rien; leur faisceau conjugué incendie l'âme la plus rebelle.

« Le *curriculum* spirituel d'Augustin ne répond donc pas « à la simple image qui nous en est habituellement tracée : « du christianisme de son enfance au manichéisme, du ma- « nichéisme au scepticisme, du scepticisme au néoplato- « nisme, du néoplatonisme au christianisme catholique. »

P. n'exagère-t-il pas quand il écrit : « On peut parler d'une « conversion d'Augustin au néoplatonisme et que cette con- « version, étant donnée la déformation de son esprit, lui fut « un palier nécessaire pour s'élever à l'absolu chrétien. Il « était préparé au platonisme mystique par ses anciennes lec- « tures d'Apulée, mais chez Plotin et Porphyre, il retrouva « avec une joyeuse surprise cette illumination obscure qu'il « avait déjà rencontrée au seuil de l'Évangile de saint Jean. »

Il est plus juste de dire, comme écrit plus loin notre auteur :

« La véritable conversion d'Augustin au christianisme n'a « pas eu lieu en juillet 386, ni plus tard, mais bien plus tôt : « peu après son arrivée à Milan. Quand on suit avec atten- « tion la spirale ascendante de la pensée augustinienne, qui « s'élève — non certes, sans détours, ni sans incertitudes — « mais qui s'élève toujours vers un point unique, on s'aper- « çoit que la crise provoquée par les récits de Ponticianus « n'est que la conséquence dramatique d'une résolution déjà « prise et d'une vérité déjà reconnue... Ce n'est pas de l'er- « reur qu'Augustin, ce jour-là, s'affranchit, mais du sorti- « lège charnel. »

Augustin tire grand profit de la lecture des Platoniciens qui lui montrent la haute valeur du spirituel, de la contemplation de Dieu, de la vérité, mais, c'est déjà avec un esprit éclairé par les perspectives chrétiennes qu'il aborde cette étude.

Entre cette période de doute et la conversion définitive, ce n'est plus une recherche de la vérité, mais l'effort moral et spirituel pour vivre conformément à la vérité chrétienne.

La scène du jardin, ce n'est pas un coup de théâtre, c'est un aboutissement. Et, quand il poussera ce cri d'angoisse : « Quand donc ! combien de temps encore ! demain ! encore « demain ! Pourquoi pas tout de suite ? pourquoi ne pas en « finir sur l'heure avec ma honte ? »

Il sera préparé à accueillir favorablement la réponse providentielle donnée par le refrain d'une voix enfantine :

« Prends et lis ! prends et lis ! »

Ce qu'il prend ce sont les Épîtres de saint Paul et ce qu'il lit ce sont ces versets : « Ne vivez pas dans les festins, dans « les excès du vin, ni dans les orgies et les débauches, ni « dans les querelles et les jalousies, mais revêtez-vous de « Notre-Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez pas à contenter « la chair dans ses convoitises. »

« Je ne voulus pas en lire davantage; je n'en avais plus « besoin. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans « mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa tou- « tes les ténèbres de mon incertitude. »

Le penseur et l'écrivain

« La véritable histoire d'Augustin se confond dès lors « avec celle de sa pensée. L'homme ne disparaît point, mais, « durant ses trente-quatre dernières années, il s'efface der- « rière l'écrivain, le penseur, le mystique. Il est tantôt « l'athlète qui combat les semeurs d'hérésies, tantôt le phi- « losophe qui sonde et rénove la spéculation antique, ouvrant « la voie à la spéculation moderne; tantôt l'aigle qui ensei- « gne comment fixer, sans en être aveuglé, la splendeur de « Dieu et s'élever au ciel, sur les ailes de la contemplation, « maître toujours et si vous voulez professeur, mais non « plus de l'art des paroles : professeur de l'art divin de « penser, de croire, de se purifier, de se fondre en Dieu. « Augustin est désormais une bouche qui parle, une plume « qui écrit. »

Et Papini, qui s'est surtout attaché à la vie intérieure de saint Augustin, se borne à nous donner de brèves indications sur l'œuvre immense du théologien pour conclure :

« Son intellect nous conduit aux soupiraux des plus inaccessibles mystères et son cœur de feu trouve encore, après tant de siècles, le chemin de nos cœurs. Il les fait battre au rythme de ses propres battements. Alors, pour un instant, nous oublions le docteur de la grâce pour ne plus voir en lui que le docteur de la charité, pour reconnaître en lui non plus seulement l'architecte de la théologie et le titan de la philosophie, mais le frère qui pleura et pécha comme nous, le saint qui réussit à escalader la cité de l'éternelle joie et à s'asseoir aux pieds de son Dieu récuré pour toujours. »

II. Moine et Martyr

Dom Bède Camm, avec son beau livre : *Moine et Martyr* (1), nous ramène aux temps troublés de la Réforme. Cet ouvrage dépasse largement le cadre d'une simple biographie, c'est tout un chapitre de l'histoire des persécutions anglaises aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles et de l'apostolat bénédictin en Angleterre.

On serait peut-être tenté de trouver que la personnalité de John Roberts perd un peu de son relief parmi tant de détails, mais la vie du saint n'est qu'un moment dans une longue histoire, son activité une partie des patients travaux et parfois, des sanglants efforts d'une élite apostolique. Il a vécu, il a agi et il est mort en fils de saint Benoît, et c'est encore lui rendre hommage que de ne pouvoir séparer sa vie de la vie même de son Ordre.

On lira avec intérêt et profit cette histoire mal connue en France. On y trouvera sans doute les éternelles rivalités qui toujours se sont élevées au sein même de l'Église entre les hommes les mieux intentionnés, les discussions sur l'attitude à prendre vis-à-vis de l'autorité persécutrice, les serments que l'on ne peut pas prêter et les devoirs qu'exige

(1) Dom Bède Camm : *Moine et Martyr. Le Bienheureux John Roberts, mis à mort sous Jacques I^er^ (1610)*. Collection « Pax », vol. XXXIII, Paris, Desclée, de Brouwer et C^ie^, 1930, in-8°, 320 pp. 15 fr.

pourtant le loyalisme envers le gouvernement légitime. On y verra surtout la foi se propageant parmi de dures persécutions, l'inlassable ténacité des missionnaires, les vocations généreuses que ne font que susciter les perspectives d'un apostolat périlleux.

En cette fin du XVI[e] siècle, l'Ordre de Saint-Benoît expirait en Angleterre, alors que de jeunes Anglais étaient moines du Mont-Cassin et de la Congrégation d'Espagne. Après de longues années d'attente, le Saint-Siège finit par accorder aux deux Congrégations l'autorisation d'envoyer leurs religieux anglais dans leur patrie pour travailler à l'œuvre de la mission.

Quelques jours après avoir pris connaissance de la décision pontificale, le 26 décembre 1602, les premiers missionnaires quittent Compostelle et dès le mois de mars de l'année suivante ils traversaient le détroit. Le Bienheureux John Roberts fait partie de ce groupe. « Il fut le pionnier, comme « le protomartyr de la renaissance bénédictine : il confirma « dans son sang le succès du mouvement, assura par sa « mort, plus encore que par ses travaux, la permanence de « la vie monastique et la continuité de la vénérable congré- « gation de son Ordre en Angleterre. »

John Roberts avait alors vingt-huit ans. Quand il avait quitté son pays quatre années auparavant, il venait de terminer ses études et il était encore protestant; il entreprenait sur le continent un voyage qui n'avait d'autre motif que la curiosité et l'agrément.

Nous avons peu de détails sur la conversion, nous savons seulement qu'un compatriote rencontré à Paris eut une influence décisive et que notre bienheureux reçut à Notre-Dame l'absolution de l'hérésie, en juin 1598. Ce n'est plus de voyage qu'il s'agit, mais de sanctification et d'apostolat. John est dès maintenant décidé à consacrer sa vie à Dieu et au salut de ses compatriotes. Il commence ses études ecclésiastiques en ce collège anglais de Saint-Alban à Valladolid qui devait donner tant de missionnaires à l'Église. Providentiellement éclairé sur sa véritable vocation, il demande son admission au Noviciat bénédictin de Saint-Martin de Compostelle et, vers la fin de l'année 1600, il fut autorisé à émettre ses vœux solennels.

Quand Dom Roberts commence son ministère, il n'a guère plus de deux années de profession religieuse, mais déjà, il

est merveilleusement prêt et aucune contradiction ne pourra lasser son zèle.

A cinq reprises au moins, il sera pris et banni. « Mais », nous dit un vieux chroniqueur, « à peine relâché, il voyagea « en Flandre, en France, en Espagne, mais dans aucun lieu « il ne demeura assez de temps pour échauffer la terre, tant « était grand le zèle qui le dévorait pour le service de Notre- « Seigneur et la conversion des âmes en Angleterre. Il tour- « nait autour de l'île comme autour de son centre, ne ces- « sant d'y remporter de nouvelles victoires spirituelles et fai- « sant rentrer nombre d'âmes dans le sein de notre Mère « l'Église. »

Mais l'heure de la suprême récompense ne devait pas tarder. Le 2 décembre 1610, tandis qu'il achevait de célébrer la messe du premier dimanche de l'Avent, John est découvert et traîné dans la rue encore revêtu des ornements sacrés. L'histoire a pieusement conservé les actes du martyr, ses fières réponses, lors de son procès :

« ... Je suis obligé par mon sacerdoce à faire mon devoir « de prêtre et la raison pour laquelle je suis revenu en ce « royaume est la nécessité de travailler au salut des âmes, « comme je l'ai fait et continuerais de le faire, si je devais « vivre encore. »

Il affirme hautement son caractère sacerdotal et sa profession monastique, et puis il pardonne à ses persécuteurs et prie pour que Dieu leur pardonne. Il exhorte au repentir les malfaiteurs condamnés avec lui et les supplie de dire cette prière : « Je crois en la sainte Église et désire mourir mem- « bre de cette Église. Je me repens et suis contristé d'avoir « mené une vie si mauvaise et d'avoir offensé si grièvement « mon doux et miséricordieux Sauveur. »

Enfin, s'adressant au peuple qui se pressait au lieu du supplice, il commenta ces paroles :

« *Memorare novissima tua, et non peccabis* »,

et ces autres :

« *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* »

Et puis, il s'écria d'une voix forte : « Hors de l'Église « point de salut. Un Dieu, une foi; sans cette foi, impossible « de plaire à Dieu. »

Ayant béni la foule, les dernières paroles qu'on entendit de lui furent :

« *Omnes Sancti et Sanctae Dei, intercedite pro nobis.* » — « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

III. Grandes figures de Prêcheurs

Signalons, en terminant, un petit ouvrage du P. Rambaud : *Grandes figures de Prêcheurs* (1). Biographies courantes, sans érudition minutieuse : tel est le programme que s'est fixé l'auteur. Il laissera volontairement de côté les raffinements de la critique et cherchera avant toute chose à faire œuvre d'édification.

C'est un hommage filial que l'auteur adresse aux grands saints de son Ordre. Le lecteur qui connaît mal ces belles figures trouvera dans ces études des indications sur toute une période de l'histoire de l'Église, ainsi que de parfaits exemples de vie et d'apostolat dominicains.

Fr. Mannès Brelet, O. P.

BIOGRAPHIES

Les livres nous arrivent en grand nombre redisant, chacun à sa façon, les miséricordes de Dieu pour les hommes. Les uns nous font converser avec des enfants, les autres nous font suivre le cours de longues vies; nous passons du monde dans le cloître et nous allons d'un simple ouvroir jusqu'au Vatican. Toujours c'est l'œuvre de Dieu que l'on chante et à laquelle on voudrait, par ces exemples, attirer nos âmes.

I. — Commençons par les enfants. Ils nous sont présentés par quelqu'un qui les aime beaucoup, les a finement observés et, en vrai apôtre, a cherché le moyen le plus psychologique de leur donner, pour toute leur existence des « idées propres à les faire bien penser et bien vivre ». Nous avons déjà « *Mes petits gars* » (2), petits campagnards initiés par

(1) D. Rambaud, *Grandes Figures de Prêcheurs : saint Hyacinthe, saint Pierre de Vérone, saint Vincent Ferrier, saint Louis Bertrand.* Paris, Lethielleux, 1930, in-8°, 173 pp.

(2) Abbé F. Gellé, Docteur en théologie : *Mes petits gars*, Histoires vécues. In-8, 144 p., 4° édit., Beauchesne, Paris, 1930.

un prêtre zélé à l'amour de Notre-Seigneur, à la prière, à la pénitence, à la fréquentation des Sacrements. Maintenant — il faut montrer que les sœurs sont loin d'être en retard sur les frères — on nous offre « *Mes petites filles* » (1), recueil d'histoires délicieuses, d'histoires vécues, faites pour encourager les éducateurs à s'occuper avec foi des petits et pour les guider dans l'œuvre délicate de la formation du sens chrétien en ces âmes qui s'éveillent.

II. — Après les enfants, mais tout près d'eux, une fleur d'enfance spirituelle : *Sœur Rose de Marie-Immaculée* (2). « Je voudrais que ma vie soit à mon Dieu une hostie de louange. » Tel a été le désir de son cœur, telle sa courte existence de trente-deux ans dont vingt passés au monastère des Clarisses de Lavaur, où sa mère vint la rejoindre. En une plaquette d'une centaine de pages, écrite avec piété, revit une âme pure et ardente, modeste et prête à tous les sacrifices « pour arriver à Dieu ».

Avec *Marie-Louise Micoud* (3), on nous fait connaître l'œuvre apostolique de Marie-Immaculée, qui est sortie d'une association fondée par Mgr Mazenod pour favoriser le recrutement des Missionnaires. Cette œuvre est « une famille de personnes qui quittent tout pour se consacrer à Jésus, avec Marie, dans l'apostolat rédempteur des âmes en union spéciale » avec les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, dont Pie XI a dit que « partout où ils sont, partout il y a quelque chose d'exceptionnel dans le sacrifice ». M.-L. Micoud, après avoir été, par son arrivée, le signe providentiel demandé par les Supérieurs pour autoriser la continuation de l'Œuvre, fut aussi la première fleur cueillie par Dieu dans cette petite famille. Maintenant elle en reste le modèle par toutes ses vertus, par son zèle pour le salut des âmes, par son oblation totale qui lui faisait dire : « Jésus, ne craignez pas de prendre tout le sang du cœur de votre hostie. »

(1) Abbé F. Gellé, Docteur en théologie : *Mes petites filles*, Histoires vécues, d'après les notes d'une Carmélite. In-8, 170 p. Beauchesne, Paris.

(2) *Sœur Rose de Marie-Immaculée*, clarisse, 1898-1929. In-8, 100 p. Aubanel père, édit., Avignon.

(3) *Une apostolique de Marie Immaculée, Marie-Louise Micoud*, 1899-1928. Œuvre Apostolique de M.I., 39, quai Galleton, Lyon.

Héritière d'un beau passé de foi, de loyauté et de dévouement à l'Église, reçu au sein d'une noble famille valaisanne, *Joséphine de Courten* (1), met, à vingt-huit ans, sa vie et ses vertus familiales, pour qu'elles y trouvent à la fois leur soutien et leur épanouissement, au service de la Congrégation enseignante de Sainte-Clotilde et devient Mère Thérèse-Marie. Après des débuts assez pénibles, elle se pénètre pleinement de la tradition surnaturelle de sa famille religieuse, qui se résume en ces trois caractères : vie en commun, charité fraternelle et dévouement maternel. Durant quarante années de profession, dans toutes les écoles et toutes les situations où elle s'est trouvée, Mère Thérèse-Marie s'est imposée à l'estime et à l'affection de tous par sa droiture, sa délicate bonté et son amour du devoir. Ce petit volume agréablement écrit par un de Courten est un hommage à ses aïeux et à la Congrégation des Dames de Sainte-Clotilde.

Sous le titre de *Lucie Abadie* (2), paraissent une notice biographique publiée dans le *Messager du Sacré-Cœur* et de belles prières rédigées pour des adorateurs du T.-S. Sacrement qui encadrent des extraits d'une autobiographie. Cette histoire de son âme, d'une âme de fervente oraison, écrite à la demande de son directeur, était destinée à lui faire connaître les grâces extraordinaires dont Dieu la comblait. En quelques notes ajoutées au texte, on semble identifier la vie mystique avec ces faveurs. Le nom de Lucie Abadie est lié à « l'Œuvre de la Consolation », ainsi appelée parce qu'elle propose « de consoler Jésus dans le Sacrement en formant autour de l'hostie oubliée, méconnue, délaissée, une cour d'adorateurs ». Encouragée par Pie X, avec effusion de cœur », l'Œuvre, dont la marche est momentanément interrompue, a progressé dans le diocèse d'Auch, où elle a son centre, en France et à l'étranger.

III. — C'est une longue vie consacrée à la science et couronnée par une adhésion complète à la foi de son enfance que retrace Madame de Champ dans le livre, si intéressant, qu'elle

(1) C. de Courten : *Joséphine de Courten, en religion Mère Thérèse-Marie*, de la Congrégation des Religieuses de Ste-Clotilde (1857-1928). In-8, 160 p., éd. Spes, Paris. 10 fr.

(2) *Une âme eucharistique. Lucie Abadie.* Œuvre de la Consolation, L'Isle-en-Jourdain (Gers).

écrit sur son grand-père : *Michel-Eugène Chevreul* (1). Si l'on nous rapporte les travaux de 86 ans de laboratoire et les découvertes précieuses de l'éminent chimiste, on insiste davantage sur les qualités intellectuelles et morales, sur la « vie intime » du grand savant. « En parcourant les diverses étapes de la vie de M. Chevreul, nous apprenons à connaître son âme si fortement éprise de science et de vérité. » « La vérité, disait-il, est pour tout homme de bien, quelle que soit sa position dans le monde, ce qu'il y a de plus précieux, car tôt ou tard elle triomphe de l'erreur. » Et encore : « L'homme doit se considérer comme un écolier toute sa vie, car il doit chercher toute sa vie à devenir plus capable et meilleur. » Ajoutez à ces sentiments une touchante simplicité, un grand désintéressement, un éloignement constant de l'athéisme et du matérialisme, un respect profond pour le dogme catholique, et on n'est point surpris de voir le savant, quelques années avant sa mort, se faire l'écolier d'un prêtre et aboutir, avec la grâce divine, « à la profession joyeuse et reposée de toute la doctrine catholique. C'est par l'amour de la vérité que Chevreul atteignit à l'amour de Dieu ». Bel exemple de probité intellectuelle et de sincérité de cœur.

IV. — *Le R. Père Marie-Joseph Chiron* (2) fut un des ouvriers de la restauration religieuse en France pendant la première moitié du XX^e^ siècle. Sa vie, dominée toujours par un grand désir de perfection, assez originale par moments, de cette originalité que fait naître parfois la folie de la croix, nous est racontée abondamment par un prêtre qui s'est dévoué de longues années dans les maisons religieuses suscitées par le zèle du Père Chiron. C'est à lui, en effet, que l'on doit la fondation de la Congrégation de Sainte-Marie-de-l'Assomption, qui, dès sa création, s'est dépensée au service des aliénés, réduits souvent autrefois à être enfermés dans les prisons; et qui maintenant encore soigne 5000 de ces malades en quatre immenses asiles. Voici en quelques mots la forte

(1) *Michel-Eugène Chevreul. Vie intime, 1786-1889.* Documents réunis par sa petite-fille Madame de Champ. In-8, 206 p. Ed. Spes, Paris. 12 fr.

(2) Abbé Zéphirin Gandon : *Un bienfaiteur des aliénés au XIX^e^ siècle : Le R. P. Marie-Joseph Chiron, prêtre, ermite, missionnaire*, Fondateur de la Congrégation des Religieuses de Sainte-Marie-de-l'Assomption, 1797-1852. In-12, 398 p. Aubanel père, édit., Avignon.

impulsion donnée à cette œuvre par le fondateur : « La maison de Sainte-Marie ne doit avoir que des sujets d'obéissance, d'humilité, d'abnégation et de pauvreté. » Ces vertus lui sont chères entre toutes, et c'est leur pratique, recherchée de plus en plus parfaitement, qui décide le P. Chiron à remettre en d'autres mains la direction de sa Congrégation, à l'heure où il est assuré de sa persévérance, pour devenir lui-même « ermite-missionnaire ». Il le fut pendant une dizaine d'années, non sans revoir les maisons de Sainte-Marie, et, quand la mort vint le prendre, il habitait l'ermitage de Notre-Dame du Cros, au diocèse de Carcassonne.

V. — Il nous reste à parler d'un Cardinal et d'un Pape qui, venus à l'Église de milieux très différents, se sont trouvés semblables par leur zèle, leur bonté, leur simplicité, leur détachement et leur amour des humbles.

Le bon Cardinal Richard (1) est le troisième livre qui évoque la belle figure de l'ancien archevêque de Paris. Nous possédions déjà des *Souvenirs* de Mgr Odelin et une *Vie* par Mgr Clément. Ici, c'est une main délicate, celle d'une petite-nièce, qui rassemble d'autres souvenirs et des papiers de famille. Tout au long de sa carrière, le bon Cardinal était resté en relations étroites avec les siens et avec sa petite paroisse natale, aussi a-t-il laissé une volumineuse correspondance où vivent encore son esprit et son cœur. Mgr Clément a dit « quelle part laborieuse et sainte l'archevêque de Paris a prise à l'histoire de l'Église », on s'attache donc surtout, en ce nouveau livre, à mettre en relief sa piété douce et aimable, son infatigable labeur, son détachement, son amour des pauvres et des malades, sa délicatesse exquise et son esprit de famille. Récit alerte et toujours attachant, où rayonne la bonté du Cardinal, dont la devise a été celle de cette duchesse de Bretagne dont il écrivit la vie et prépara la glorification, Françoise d'Amboise : « Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé. »

La *Vie du Serviteur de Dieu Pie X* (2) doit être dans la pen-

(1) *Le bon Cardinal Richard*, d'après les souvenirs et papiers de famille, par Yvonne de la Vergne, petite-nièce du cardinal. In-8, 252 p. Téqui, Paris. 12 fr.

(2) Marietti, Turin. *Vie du Serviteur de Dieu Pie X* publiée pour la Postulation, Abbé Benoît Pierami, Bénédictin de Vallombreuse.

sée de son auteur, le postulateur de la Cause, « un résumé, en un style simple et sans prétentions, où sont mis en lumière la physionomie sacerdotale du Pape et son intense apostolat », avec la mention des actes les plus importants de son glorieux Pontificat. Nous pensons que ce but a été atteint parfaitement. Le livre, dont on ne saurait trop louer l'aisance et la clarté, se divise en trois parties, ainsi désignées : De la naissance à l'Épiscopat — De l'Épiscopat au Souverain Pontificat — Le Pape. Les deux premières, qui nous révèlent un Pie X généralement moins connu, réservent aux lecteurs bien des joies et contiennent des enseignements précieux pour tous et, en particulier, pour ceux qui se préparent au sacerdoce ou qui, à quelque rang de la hiérarchie, exercent le saint ministère.

Il nous laisse de touchants et beaux exemples l'enfant de Riese qui attire l'affection de son entourage par sa bonté, sa piété, sa gravité, sa patience dans les privations que lui imposait l'indigence de sa famille; le pauvre et studieux écolier qui parcourait à pied deux fois par jour la route de sept kilomètres entre Riese et Castelfranco et qui parfois ôtait en chemin ses souliers pour les épargner; le séminariste de Padoue « toujours bon, aimable et joyeux avec ses condisciples, recueilli et pieux, mais sans exagération, obéissant, respectueux avec ses supérieurs »; le vicaire de Tombolo lisant ses premiers sermons au curé chargé de le former au ministère pastoral et faisant déjà de continuelles aumônes avec ses revenus insuffisants à son entretien; le curé de Salzano assistant les malades, soignant les cholériques, édifiant par la pureté de ses mœurs; le chanoine, l'actif et prudent chancelier, le ferme et suave directeur spirituel du Séminaire de Trévise; l'humble, le pacifique, le très apostolique évêque de la turbulente Mantoue; et enfin le Cardinal et Patriarche de Venise qui fit l'admiration des Vénitiens par la générosité de son cœur, la douceur de son caractère et sa rare compétence dans les sciences sacrées.

Devenu Pape, Pie X « ne fit qu'étendre son activité au champ immense qu'avait ouvert devant lui la divine Providence, à l'Église universelle ». La III[e] partie du livre nous montre en lui le défenseur des droits de l'Église, le vengeur de la foi, le réformateur du clergé et des études, le Pape de l'Eucharistie, le liturgiste et le législateur. En tous les domai-

nes, il tend à réaliser son programme d'action résumé en ce mot de saint Paul : Restaurer tout dans le Christ. Et voici le signe de la contradiction sur sa vie : « Malgré sa réputation de sainteté, le serviteur de Dieu se vit récompensé de son zèle par l'ingratitude, par des peines et amertumes de toute sorte, qu'il supportait patiemment en esprit de sacrifice. »

Le livre se ferme sur des pages réjouissantes : réputation de sainteté, prodiges opérés par Pie X durant sa vie et après sa mort, la cause de béatification. « Que bientôt apparaisse l'aube de l'heureux jour où la suprême autorité de l'Église décernera les honneurs de l'autel à Pie X. »

Avant de clore cette chronique, signalons que M. l'abbé Jean Rivière a réuni en une brochure (1), après les avoir revisés et complétés, des articles écrits à la mémoire de *Mgr Batiffol* et parus précédemment dans la *Revue Apologétique*. Brève esquisse pour fixer les traits essentiels de la carrière prématurément interrompue et l'œuvre imposante de ce maître de la théologie historique.

Notons enfin que la Collection « Pax », sous le titre *De l'anglicanisme au monachisme* (2), publie une nouvelle traduction d'un des sept récits de conversion réunis dans l'ouvrage intitulé : *La Cité de la Paix,* par ceux qui y sont entrés. Histoire profondément sincère d'une âme préoccupée avant tout de vie spirituelle et histoire d'une lente ascension « non plus seulement vers la vraie lumière, mais ce qui en est comme le foyer central : la vie monastique ».

fr. And. Obein, O. P.

(1) Jean Rivière, Docteur en théologie, Professeur à l'Université de Strasbourg : *Monseigneur Batiffol* (1861-1929). In-8, 94 p., J. Gabalda, Paris.

(2) *De l'Anglicanisme au Monachisme.* Journal d'étapes d'un converti, par Dom Bède Camm, O. S. B. Traduction de l'anglais par Charles Grolleau. Collection Pax, vol. XXXII. Paris, Desclée, de Brouwer et P. Lethielleux.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXVI

JANVIER 1931-MARS 1931

Les principes et la pratique

E. Flicoteaux. — Les lectures du Missel 136, 236
Ét. Hugueny. — L'obsession 151
F.-D. Joret. — Seigneur où demeurez-vous? 13
— — Les missions divines. 113
M.-J. Lagrange. — La Présentation de Jésus au Temple . . 129
J. Périnelle. — Notes de direction 27, 251
A.-D. Sertillanges. — Credo 5
— — Credo in Deum 225

Les maîtres et les modèles

M. Aron. — La vie d'Élisabeth Leseur. 286
R. Garrigou-Lagrange. — « Parvuli » 174
J. Joergensen. — Le bienheureux Henri Suso 32
Ét. Lajeunie. — Les « feux » du Cantique spirituel. . . . 276
M.-A. Leseur. — La vie intérieure d'Élisabeth Leseur . . . 157
J. Madaule. — Clément Roux. 258
Fr. Mugnier. — Mère Marie de l'Immaculée-Conception . . 54

Textes anciens ou inédits

J. Ancelet-Hustache. — La prière d'Adelheid Langmann . . 187
Jean Dominici. — Lettres 293
Ève Lavallière. — Lettres 66

Les idées et les œuvres

R. Cardaliaguet. — Les Filles de N.-D. de Carthage 207
Et. Carton de Wiart. — Les œuvres pastorales du card. Mercier 305
M.-M. Davy. — Au quartier latin. La B.E.C. 101
P. Dumaine. — Le congrès catholique du Cinéma et de la Radio. 94
M. Fargues. — La Rénovation 78
R. Schwob. — Méditation devant le Portail-Royal. 201
R. Zeller. — La renaissance du Béguinage de Bruges . . . 313

Bibliographie

Anonyme. — Les délices de l'intimité eucharistique. . . . 223
— — Sœur Rose de Marie-Immaculée. 329
— — Marie-Louise Micoud 329
— — Une âme eucharistique. Lucie Abadie 330
M. Aron. — Jourdain de Saxe. 102
A. Auffray. — La pédagogie d'un Saint 110
M. Baur. — Causeries sur l'éducation 108
H. Bremond. — Les plus belles pages de Fénelon 217
B. Camm. — Moine et martyr. Le B^x John Roberto 325
J. Cavalleau. — Les idées pédagogiques du vénérable J.-M.-Robert de la Mennais 109
M. de Champ. — Michel-Eugène Chevreul 330
P. Coulet. — La préparation de l'enfant à la vie 106
C. de Courten. — Joséphine de Courten (Mère Thérèse-Marie). 329
Z. Gaudon. — Le R. P. Marie-Joseph Chiron. 331
F. Gellé. — Vingt-cinq chemins de croix 222
— — Mes petits gars. 328
— — Mes petites filles 329
P. Gontier. — Les aqueducs spirituels. 218
F.-D. Joret. — L'enfance spirituelle 219
B. Lavaud. — Le mystère de la Passion du Christ et des chrétiens 222
Ch. Lemaître. — L'amour du vrai 109
O. Lemarié. — Formation de la volonté 108
— — Formation de la conscience 108
J.-B. Lemius. — Le culte du Cœur eucharistique de Jésus . 223
P. Mézard. — La moelle de saint Thomas d'Aquin ou méditations tirées de ses œuvres 219
B.-M. Morineau. — Chant de l'âme avec Marie 224
Fr. Mugnier. — La retraite d'après l'Encyclique *Mens nostra*. 221
G. Papini. — Saint Augustin 319
J.-P. Philippe. — Conseils aux parents 107
Fr. Pilet. — Le secret marial de la sainteté. 224
B. Pierani. — Vie du serviteur de Dieu Pie X. 332
R. Plus. — L'Eucharistie 222
R. P. de Pully. — L'éducation de la femme, hier et aujourd'hui 105
D. Rambaud. — Grandes figures de Prêcheurs 327
H. Ramière. — L'apostolat de la prière en union avec le Cœur de Jésus 220
J. Rivière. — Mgr Batiffol 334
A.-D. Sertillanges. — Ce que Jésus voyait du haut de la Croix. 221
Tauler. — Sermons 217
Jos. Schrijvers. — Les âmes confiantes 220